

# LE LOTUS

सत्यात् नास्ति यरो धर्मः ।

IL N'Y A PAS DE RELIGION PLUS ÉLEVÉE QUE LA VÉRITÉ

(Devise des Maharajahs de Benarès.)

---

---

## FAUSSES CONCEPTIONS

RÉPONSE A L'ARTICLE D'ALEPH « RÉVOLUTION » *Revue du  
Mouvement social* (1).

---

### A

France, que ne veux-tu nous comprendre !

Journalistes Européens et Américains, pourquoi ne pas étudier la vraie Théosophie avant de la critiquer ?

Parce que l'aristocratie scientifique est vaine et se met sur des échasses de sa propre fabrication ; parce que la philosophie moderne est matérialiste jusqu'à la racine des cheveux ; parce que toutes deux, dans leur orgueil, oublient que pour comprendre et apprécier l'évolution future, il est nécessaire de connaître l'évolution dans le Passé, doit-on considérer comme « du détraquement intellectuel ou de la pure jonglerie » tout ce que ne comprennent pas cette aristocratie scientifique et cette philosophie matérialiste ?

### B

C'est justement en vue de ces « penseurs qui, à l'heure présente, éprouvent un malaise indéfinissable » en voyant crouler toutes vérités, que les « missionnaires de l'Himalaya » offrent leur science et leur lumière. Lumière bien faible ! mais dont le rayon, procédant du Soleil de la Vérité, vaut mieux en tous cas, que les

---

(1) Voir la *Revue du Mouvement social* ; n° 10, 11, 12 (parus en Mai) ; en vente 44, rue Beaunier, Paris ; le fascicule, 3 fr. (F. K. G.)

lumières artificielles offertes par des physiologistes et des pathologistes, promus subitement au rang de psychologues. Pense-t-on sérieusement qu'il suffise de paralyser certaines régions du cerveau et d'en exciter d'autres, pour approfondir le mystère de l'origine et de l'essence de l'âme humaine ? Devant ces penseurs, les mécontents de la vie, nous agitions le « Lotus symbolique » pour faire briller un rayon d'espoir que ne savent plus discerner leurs yeux fatigués des ombres chinoises grimaçantes, mues par les pseudo-savants qui disent au public : « Voici la Science ! »

L'article *Révolution* est une fausse conception de la Théosophie — soit de Madras, de Londres, de Paris ou d'Amérique. — C'est une complainte alphabétique et une série d'erreurs, depuis A jusqu'à Y. Erreurs, dis-je, en ce qui concerne la mission et les enseignements Théosophiques, — admirable sommaire de la situation du jour, quant à la Science, aux aspirations des masses et aux réflexions sur l'état social. En somme, *Révolution* est un syllogisme, dont les prémisses sont fausses, mais dont la conclusion logique fait honneur à « Aleph ». En effet, son seul tort a été de juger de la mission des Théosophes de Madras, d'après la caricature faite par les journalistes de tous les pays. Il a accepté ce portrait sur foi et tiré ses conclusions là-dessus. C'est un procédé anti-théosophique : les Théosophes ne doivent rien accepter sur foi ; ils abandonnent cette manière d'agir aux religions anthropomorphiques et aux adorateurs aveugles de la science matérialiste.

## C

Les « missionnaires » du *Lotus* sont prêts à répondre. Il y en a qui sont entrés dans les laboratoires des chimistes et ont aidé ces derniers à produire le phénomène des *sons astraux*. D'autres ont prouvé à des physiciens que toute matière est animée, quand on sait y réveiller le principe latent. Le chimiste célèbre a eu peur de notifier à ses confrères le phénomène qu'il avait lui-même produit. Les physiciens n'y ont rien compris. Mis en demeure d'expliquer ce qu'ils avaient vu, ils répondirent : « La matière telle que nous la connaissons ne peut agir ainsi. Ne croyant pas au diable, nous sommes forcés de croire que c'est un truc. Les théosophes sont d'habiles jongleurs. » DIXIT !

Ainsi soit-il ! Les « missionnaires théosophiques » chantent maintenant :

« Nous n'irons plus au bois,  
« Les lauriers sont coupés. »

Les savants se les ont tous appropriés ; ils refusent à la vieille science occulte ce qui lui revient. Les Théosophes occultistes sont

meilleurs enfants ; ils ne disputent pas pour leur part et ajoutent volontiers aux couronnes de lauriers que les savants se tressent tous les chardons qui poussent le long du chemin.

Nous ne venons au nom d'aucune *religion*. Le *supernaturel* n'existe pas dans la Nature, Une, Absolue, et Infinie. Nous n'avons jamais prétendu que le miracle nous fût facile — un miracle étant aussi impossible qu'un phénomène dû à des combinaisons jusqu'alors inconnues à la science, *est possible dès qu'il peut être produit à volonté*. Nous disons même que toute « manifestation à effet physique » (vocabulaire spirite) dont la nature échappe à la perspicacité des sciences naturelles, est une JONGLERIE PSYCHOLOGIQUE. (*Nota bene*. Ne pas confondre cette jonglerie avec la prestidigitation de Robert Houdin, s. v. p.)

## D

La vérité de nos doctrines repose sur leur philosophie et sur des faits dans la nature. Nous accuser de prétendre que notre science occulte dépasse celle de Jésus ou de Bouddha, c'est nous calomnier.

## E

« L'ascétisme » n'a que faire parmi les Théosophes européens. C'est une maladie héréditaire des *Hatha-Yogis*, les prototypes Indous des chrétiens qui se flagellent, se mortifient la chair, jusqu'à devenir idiots et converser, sans le convertir, avec le diable. Les Théosophes, même aux Indes, protestent contre le *yogisme* des fakirs. Un ascète solitaire est le symbole de l'*égoïsme le plus lâche* ; un ermite qui fuit ses frères au lieu de les aider à porter le fardeau de la vie, à travailler pour autrui, à mettre la main à la roue sociale, est un poltron qui se cache à l'heure de la bataille et s'endort en se saoulant d'opium. L'*ascétisme*, compris à la manière des religions exotériques, a créé les fous ignorants qui se jettent sous le char de Jaggernath. Si ces malheureux avaient étudié la philosophie ésotérique, ils sauraient que sous la lettre morte des dogmes enseignés par les Brahmes — exploiters comme tout prêtre, héritier des biens de sa victime, rendue folle de terreur superstitieuse — se cache un sens profondément philosophique ; ils sauraient que leurs corps qu'ils font broyer sous les roues du char de *Jagan-Nâtha* (*Jaggernath* en dialecte vulgaire — signifiant le Seigneur du Monde ou l'*Anima mundi*) sont les symboles des passions grossières et matérielles, que ce « char » (l'âme divine et spirituelle) doit broyer. Et sachant tout cela, ils n'appliqueraient plus l'ascétisme moral et spirituel prêché par l'ésotérisme, à leur corps — pelure animale du dieu qui s'y trouve latent. Les Théo-

sophes des Indes travaillent à détruire l'ascétisme exotérique ou la « divinisation de la souffrance », véritable *Satanisme* de la superstition. De notre « Genèse », Aleph ne connaît pas le premier mot.

## F

Les annales *préhistoriques*, préservées par les Maîtres de la Sagesse, de l'autre côté de l'Himalaya, contiennent le récit, non de la « Création », mais de l'*Evolution* périodique de l'Univers, son explication et sa raison d'être philosophique. L'absence du télescope moderne ne prouve rien (1) : les anciens avaient mieux que cela. D'ailleurs, il n'y a qu'à lire « l'Astronomie Indienne et Orientale » par Bailly, pour y trouver les preuves que les anciens Indous en savaient autant et encore bien davantage que nos astronomes modernes.

L'*Esotérisme universel*, conservé par quelques fraternités cosmopolites et dont les Brahmes en général ont depuis longtemps perdu la clef, donne une genèse cosmique et humaine, logique et basée sur les sciences naturelles aussi bien que sur une pure philosophie transcendante. L'exotérisme Judéo-Chrétien ne donne qu'une allégorie basée sur la même vérité ésotérique, mais tellement encombrée sous la lettre morte, qu'on n'y voit plus que fiction. Les Juifs Cabalistes la comprennent à peu près. Les chrétiens s'étant approprié le bien d'autrui ne pouvaient s'attendre à être éclairés sur la vérité par ceux qu'ils ont dépouillés ; ils ont préféré croire à la fable et en ont fait un dogme. Voici pourquoi la Genèse des anciens Indous peut être scientifiquement démontrée, tandis que la Genèse Biblique ne le peut plus.

Il n'y a pas de paradis « Brahma-Bouddhiste », ni de Brahma-Bouddhisme ; les deux s'accordent aussi peu que le feu et l'eau. La base ésotérique leur est commune ; mais tandis que les Brahmes enterraient leur trésor scientifique et masquaient la belle statue de la Vérité par les idoles hideuses de l'exotérisme, les Bouddhistes — à la suite de leur grand maître Gautama « la lumière de l'Asie » — employaient des siècles à remettre la belle statue en lumière. Si le champ du Bouddhisme exotérique et officiel, des Eglises du Nord et du Sud, du Tibet et de Ceylan, est de nouveau couvert d'herbes parasites, ce sont justement les théosophes qui aident le grand prêtre Sumangala à les sarcler.

(1) Tout le monde sait qu'on a découvert sur une pyramide des environs de Mexico, antérieure à la découverte de l'Amérique, un bas-relief représentant un homme qui regarde les astres au moyen d'un long tube, fort analogue à nos télescopes. Nous ne parlons pas ici des observations astronomiques de Surya Syddantha qui remontent mathématiquement à 50,000 ans. (N. de la R.).

## G

Aucune grande religion, ni celle de l'Ethiopie ni aucune autre, n'a précédé [la religion des premiers Védistes : l'ancien « Bouddhisme ». Expliquons-nous. Dès qu'on parle de Bouddhisme (avec un seul *d*) ésotérique au public européen, si ignorant en matière d'Orientalisme, on le prend pour le Bouddhisme, ou la religion de Gautama Bouddha. « Bouddha » est le titre des sages et signifie « illuminé » ; Bouddhisme a pour racine le mot « Boudha » (sagesse intelligence) personnifié dans les Pourânas. C'est le fils de Sôma (la lune au masculin ou Lunus) et de Pârâ, l'épouse infidèle de Brihaspati (planète de Jupiter), la personnification du culte cérémoniel, du sacrifice et autres mômeries exotériques. Pârâ est l'âme qui aspire à la vérité, se détourne avec horreur du dogme humain, prétendu divin, et se jette dans les bras de Sôma, le dieu du mystère, de la nature occulte, d'où naît Boudha (le fils brillant mais voilé) la personnification de la *sagesse secrète*, de l'Esotérisme des sciences occultes. Ce Boudha est de milliers d'années antérieur à l'an 600 (ou 300 suivant certains orientalistes) avant l'ère chrétienne, époque assignée à la venue de Gautama Bouddha, le prince de Kapilavastou. L'Esotérisme Bouddhiste n'a donc rien à faire avec la religion Bouddhiste, ni le bon et respectable Sumangala n'a rien à voir avec la théosophie aux Indes. Il ne s'occupe que de ses neuf ou dix « branches de la Société théosophique » à Ceylan, lesquelles, avec l'aide des *missionnaires théosophes*, deviennent, d'année en année, plus affranchies des superstitions greffées sur le pur Bouddhisme, durant le règne des rois tamils. Le saint vieillard Sumangala ne travaille qu'à ramener à sa pureté primitive, la religion prêchée par son grand maître — religion qui dédaigne le clinquant, les idoles et tend à redevenir cette philosophie dont la morale sublime éclipse celle de toutes les autres croyances du monde entier. (Voir Barthélemy Saint-Hilaire, le professeur Max Muller, etc., pour le fait énoncé.)

## H

La Théosophie et ses principes une fois connus, il sera démontré que notre philosophie est non seulement « proche parente de la science moderne », mais son aïeule, la dépassant de beaucoup en logique ; que sa « métaphysique » est plus large, plus belle, plus puissante que toute autre émanant d'un culte dogmatique, car c'est la métaphysique de la Nature dans sa chaste nudité physique, morale et spirituelle, seule capable d'expliquer le miracle apparent par les lois naturelles et psychiques, de compléter les notions purement physiologiques et pathologiques de la Science, et de

tuer pour toujours les Dieux anthropomorphiques et les Diables des religions dualistes. Personne, plus que les Théosophes, ne croit fermement à l'Unité de la Loi Eternelle.

## I

Le Néo-Bouddhisme de la religion du Prince Siddârtha Bouddha ne sera jamais accueilli par l'Europe-Amérique, pour la simple raison qu'il ne s'offrira jamais à l'Occident. Quant au Néo-Bouddhisme ou « Renouveau de la Vieille Sagesse » des Aryas Anté-Védiques, la période évolutive actuelle des peuples de l'Occident aboutira à un cul-de-sacs, s'ils le rejettent. Ni le vrai christianisme de Jésus, le grand socialiste et Adepté, l'homme divin dont on a fait un dieu anthropomorphe, ni les sciences (qui se trouvant dans leur période de transition, sont, comme dirait Hœckel, des *protistæ* plutôt que des sciences définitives), ni les philosophies du jour qui semblent jouer à Colin-Maillard les unes avec les autres, se cassant mutuellement le nez, ne permettront à l'Occident d'atteindre sa pleine floraison si on tourne le dos à la vieille sagesse des siècles écoulés. Le bonheur ne peut pas exister là où la Vérité est absente. Bâti sur le sable mouvant des fictions et des hypothèses humaines, le bonheur n'est qu'un château de cartes, tombant au premier souffle ; il ne peut exister réellement, tant que l'Egoïsme règne, suprême, dans les sociétés civilisées. Tant que le progrès intellectuel se refusera d'accepter une position subordonnée au progrès moral et que l'égoïsme ne s'effacera pas devant l'Altruisme prêché par Gautama et le vrai Jésus historique (le Jésus du sanctuaire païen, non le Christ des Eglises), le bonheur, pour tous les membres de l'humanité, demeurera une utopie. Comme les Théosophes sont les seuls, jusqu'ici, à prêcher cet altruisme sublime (alors même que les deux tiers de la société théosophique auraient failli à leur devoir), et que seuls, au milieu d'une foule railleuse et défiante, quelques-uns d'entre eux se sacrifient corps et âme, honneurs et biens, prêts à vivre hués et incompris, pourvu qu'ils réussissent à semer le bon grain pour une moisson qu'il ne leur sera même pas donné de récolter, ceux qui s'intéressent au sort des misérables devraient au moins s'abstenir de les vilipender.

## J et K

Il n'y a qu'un moyen d'améliorer jamais la vie humaine : c'est l'amour du prochain pour lui-même et non pour notre gratification personnelle. Le plus grand théosophe — c'est-à-dire celui qui aime la vérité divine sous toutes ses formes — est celui qui travaille pour le pauvre et avec le pauvre. Il y a, de par le monde,

un homme connu de toute l'Europe-Amérique intellectuelle et qui n'a peut-être jamais entendu prononcer le nom de la Société théosophique ; je veux parler du comte Léon N. Tolstoï, l'auteur de *la Guerre et la Paix*. Ce grand écrivain est le vrai modèle de tout aspirant à la vraie théosophie. C'est lui qui le premier, dans l'aristocratie européenne, a résolu ce problème : « Que puis-je faire pour rendre heureux tout homme pauvre que je rencontrerai ? » Voici ce qu'il dit : « Je pense que c'est le devoir de chacun de travailler pour quiconque a besoin d'être aidé ; travailler *manuellement*, notez bien, une partie de la journée. Il est plus pratique de travailler avec et pour le pauvre, que de lui donner une partie de votre travail intellectuel. Dans le premier cas, vous n'aidez pas seulement celui qui a besoin d'être aidé, mais vous prêchez d'exemple au paresseux et au mendiant ; vous leur faites voir que vous ne considérez pas leur ouvrage prosaïque comme au-dessous de votre dignité, et vous lui inculquez ainsi le sentiment du respect et de l'estime pour lui-même, ainsi que la satisfaction de son lot. Si, d'un autre côté, vous persistez à travailler uniquement dans votre haute région intellectuelle et si vous donnez au pauvre le produit de votre labeur, comme on fait l'aumône à un mendiant, vous ne réussirez qu'à encourager sa paresse et le sentiment de son infériorité. Vous établissez ainsi une différence sociale de castes entre vous-même et celui qui accepte votre aumône. Vous lui enlevez l'estime et la confiance en vous et vous lui suggérez des aspirations à se débarrasser des rudes conditions de son existence, qui s'écoule dans ce travail journalier et physique, à s'associer à votre vie, qui lui paraît plus facile que la sienne, à porter votre habit qui lui paraît plus beau que le sien, et à obtenir accès à votre position sociale, qu'il considère comme supérieure à la sienne. Ce n'est pas ainsi, grâce au *progrès scientifique et intellectuel*, qu'on peut espérer soulager les pauvres ou inculquer à l'humanité l'idée d'une fraternité véritable. »

Aux Indes, les « missionnaires » théosophes travaillent à faire disparaître l'esprit de caste et à réunir *toutes les castes* dans leur fraternité. Et déjà, chose incroyable et impossible jusqu'à leur arrivée dans le pays des Vaches Sacrées et des Bœufs-Dieux, on a vu s'asseoir à la même table Brahme et Paria, Indou et Bouddhiste, Parsi et Mahométan. Lorsque nous verrons, dans la France Républicaine, un aristocrate, un financier, frayer avec leur blanchisseur, ou une dame du grand monde, fière de ses sentiments démocratiques, aider sa pauvre fermière à planter ses choux, ainsi que le fait la fille du comte Tolstoï, ainsi que le font des vrais

théosophes européens à Madras et ailleurs — alors nous dirons qu'il y a espoir pour le pauvre, en Europe.

« Aleph » confond les prêtres du temple public avec les Initiés des Sanctuaires; ces derniers n'ont jamais cru à un Dieu anthropomorphe. L'histoire qu'il nous fait de l'évolution des sciences occultes et de la puissance magnétique, est une fantaisie. Sa description nous dévoile beaucoup d'imagination, mais fort peu de connaissance des procédés employés pour l'acquisition des pouvoirs « occultes ».

L'Astrologie est la mère de l'Astronomie, et l'Alchimie celle de la Chimie, comme l'âme plastique est la mère de l'homme physique primitif. Mais l'Astrologie et l'Alchimie sont également l'âme des deux sciences modernes. Et tant que cette vérité ne sera pas reconnue, l'Astronomie et la Chimie continueront à tourner dans un cercle vicieux et ne produiront rien en dehors de la matérialité.

Dire que les sciences occultes prétendent commander arbitrairement à la nature, c'est comme si l'on disait que le soleil commande à l'astre du jour d'éclairer. Les sciences occultes sont la nature même; la connaissance intime de ses secrets ne donne pas aux Initiés le pouvoir de lui commander. La vérité est que cette connaissance apprend aux Adeptes la manière de fournir certaines conditions pour la production de phénomènes, *toujours dus à des causes naturelles*, à des combinaisons de forces analogues à celles qu'emploient les savants. La vraie différence entre la science moderne et la science occulte se trouve dans ceci : La première oppose à une force naturelle une autre force naturelle plus puissante sur le plan physique; la deuxième oppose à une force physique une force spirituelle ou psychique, c'est-à-dire l'âme de cette même force. Ceux qui ne croient pas à l'âme humaine, ni à l'Esprit immortel, ne peuvent admettre à fortiori, dans chaque atome de matière, une âme vitale et potentielle. Cette âme, humaine, animale, végétale ou minérale, n'est qu'un rayon prêté par l'âme universelle à chaque objet manifesté, pendant le cycle ou période active du Kosmos. Ceux qui rejettent cette doctrine sont, ou des matérialistes ou des cagots sectaires qui redoutent le mot de « Panthéisme » plus que le diable de leurs rêves malsains.

## L

L'idée du « grand œuvre » associée à celle de Dieu et du Diable, ferait sourire de pitié un *chéla* de six mois. Les théosophes ne croient ni à l'un ni à l'autre. Ils croient au grand Tout, au *Sat*, c'est-à-dire à l'Existence absolue et infinie, unique et sans

aucune autre pareille — qui n'est ni un *Être*, ni une créature anthropomorphe — qui *est*, et ne peut jamais *ne pas être*. Les théosophes voient dans le prêtre de n'importe quelle religion un être inutile quand il n'est pas pernicieux. Ils prêchent contre toutes les religions dogmatiques et infaillibles et ne connaissent d'autre divinité, dispensatrice des peines et des récompenses, que le *Karma*, divinité créée par leurs propres actions. Le seul Dieu qu'ils adorent est la VÉRITÉ; le seul diable qu'ils reconnaissent et qu'ils combattent avec acharnement, est le Satan de l'Égoïsme et des passions humaines.

Il serait curieux de savoir où « Aleph » est allé puiser sa connaissance de l'occultisme Indou. J'ai idée que c'est dans les romans Brahmes de Louis Jacolliot. Ah ça, il ne sait donc pas qu'à l'heure d'aujourd'hui, les Brahmes sont aussi ignorants des sciences occultes que les Bouddhistes de Ceylan ! Sur sept clefs ésotériques qui ouvrent le cabinet de Barbe-Bleue (l'occultisme), ils n'en possèdent qu'une seule — la clef physiologique ou l'aspect sexuel (phallique) de leurs symboles. Sur 150.000.000 de Brahmes, de tous degrés, on ne trouverait pas 150 initiés, aux Indes, en y comprenant leurs *Yogis* et *Paramamsas*. « Aleph » ne s'est donc jamais laissé dire que leurs temples étaient devenus des cimetières où gisent les cadavres de leurs beaux symboles d'autrefois et où règnent, suprêmes, la superstition et l'exploitation ? S'il en était autrement, pourquoi donc les théosophes américains seraient-ils allés aux Indes ? Pourquoi des milliers de Brahmes seraient-ils entrés dans la société théosophique, avides d'appartenir à un centre où ils pourraient rencontrer, de temps en temps, un vrai Mahatma en chair et en os, arrivant de l'autre côté de la « grande montagne » ? Ah, « Aleph » ferait bien d'étudier la *doctrine secrète* et d'apprendre que l'aïeule rouge de l'Atlantide disparue (*l'Atala* de *Sūrya Siddhānta* et *d'Asura Maya*) avait pour bis-aïeule Vāhi Saravasti sur l'île de Shambala, lorsque l'Asie centrale n'était qu'une vaste mer, là où est maintenant le Tibet et le désert de Shamo ou de Gobi.

#### M

« Aleph » reconnaît la nécessité de faire un secret des sciences dangereuses — la chimie par exemple — de ne pas livrer à la foule, même dans les pays civilisés, le mystère de certaines combinaisons meurtrières. Pourquoi donc refuserait-il de voir un acte de sagesse, nécessité par l'expérience du cœur humain, dans la loi du silence, imposée aux Adeptes, au sujet des révélations occultes ?

M'est avis, cependant, que ce sont justement les classes intelli-

gentes et riches qui abuseraient du pouvoir occulte à leur bénéfice et profit, bien plus que les classes ignorantes et pauvres. La première loi de la Science Sacrée, c'est de ne jamais user de son savoir dans son propre intérêt, mais de travailler avec et pour les autres. Or, combien trouverait-on, en Europe-Amérique, de gens prêts à se sacrifier pour le prochain ? Un Adepté malade n'a pas le droit de dépenser sa force magnétique pour diminuer ses souffrances personnelles, tant qu'il se trouve, à sa connaissance, une seule créature qui souffre et dont il peut affaiblir, sinon guérir, la douleur physique ou mentale. C'est la déification de la souffrance du moi, au profit de la santé et du bonheur d'autrui. Un théosophe, s'il ambitionne l'Adeptat, ne doit pas se venger. Il doit souffrir en silence, plutôt que d'exciter chez un autre des passions mauvaises ou le désir de se venger à son tour. La non-résistance au mal, le pardon et la charité, sont les premières règles du noviciat.

D'ailleurs, nul n'est tenu de se faire théosophe et encore moins de se faire recevoir candidat à l'Adeptat et à l'initiation occulte.

#### N

« Aleph » a encore une fois raison — en apparence ; — l'activité féroce de l'Europe-Amérique serait une compagne turbulente pour le quétisme asiatique. Cependant, la polarité seule peut produire le phénomène vital, de même qu'elle produit, par l'union des forces positives et négatives, les phénomènes de la gravitation. Deux pôles de même nature se repoussent mutuellement : Exemple, l'entente cordiale, la douce fraternité qui règnent parmi les nations occidentales. Si la fusion des contraires ne s'opère pas, si l'Anglais n'arrive pas à appeler ouvertement l'Indou son frère et à agir comme s'il l'était, les nations de l'Europe-Amérique finiront par se dévorer mutuellement, un jour, ne laissant que les queues sur le champ de bataille, comme les chats de Kilkany.

#### O

« Aleph » parle d'or, lorsqu'il critique le Brahmanisme ; seulement il devrait savoir que les Brahmes, dans les temps Védiques, ne connaissaient ni castes, ni veuves de Malabar. Son réquisitoire, sous la rubrique N, me prouve absolument qu'il a lu Jaccoliot et qu'il juge l'Inde d'après les 21 volumes de cet écrivain, plus prolifique et charmant conteur, que correct. Le Brahmanisme dont il parle n'existait pas du temps des Rishis et il a été parfaitement démontré que les Brahmes ont embelli leur loi de Manou, dans la période post-Mahabharatique. Durant l'âge Védique, les veuves se remarquaient fort tranquillement et les castes ne furent inventées que dans l'âge du kali-youga, pour des raisons aussi occultes

que justes, au point de vue de la prospérité et de la santé des races.

Mais à quoi bon tout cela ? Qu'avons-nous, théosophes, à faire avec le Brahmanisme, sauf pour le combattre dans ses abus, depuis neuf ans que la société théosophique est établie aux Indes ? Ragunath Rao, un Brahme de la plus haute caste, qui a présidé pendant trois ans la Société théosophique de Madras, et qui est maintenant premier ministre (Dewan) chez le Holkar, est le réformateur le plus acharné de l'Inde. Il combat, comme tant d'autres théosophes, la loi du veuvage, s'appuyant sur les textes de Manou et du Véda. Il a escamoté déjà plusieurs centaines de jeunes veuves, vouées au célibat pour avoir perdu leur mari dans leur enfance, et il les a remariées, malgré les cris et protestations des Brahmes orthodoxes. Il se rit des castes, et les cent et quelques sociétés théosophiques des Indes, l'aident dans cette guerre à outrance contre la superstition et la cruauté cléricales.

Il est faux de dire que ces institutions ont été établies pendant le règne de l'Esotérisme. C'est la perte des clefs des symboles et des lois de Manou, qui a produit toutes les erreurs, tous les abus intercalés dans le Brahmanisme. Mais alors même que ces allégations seraient exactes, qu'avons-nous à faire avec le Brahmanisme orthodoxe ? Les horreurs décrites par Devendro Dass, « la veuve Hindoue » dans le *Nineteenth Century*, et citées contre les théosophes dans le même numéro de la *Revue du Mouvement social*, page 333 (Janvier 1887), sont parfaitement vraies. Toutefois, Devendro Dass étant théosophe depuis 1879, on devrait comprendre, enfin, que les théosophes combattent le Brahmanisme des pagodes, comme toutes les superstitions, tous les abus, toutes les injustices.

#### P

Puisqu'il ressort de la façon d'agir des théosophes *bouddhistes*, serviteurs de la Sagesse et de la Vérité, qu'ils n'appartiennent à aucune religion, à aucune secte, mais qu'ils combattent, au contraire, les cultes exotériques, les abus qui en découlent et qu'ils s'efforcent, enfin, d'être utiles à l'humanité, les réflexions « d'Aléph » deviennent injustes. Or la présente explication devrait suffire à rétablir, enfin, la vérité sur les « missionnaires » de l'Himalaya. C'est justement parce que la science occulte et la philosophie esotérique ont « pour fonction pivotale le service de l'humanité », c'est parce que leurs ardents serviteurs cherchent à réveiller les peuples européens et asiatiques endormis sous l'ombre mortelle des cléricatismes, en leur rappelant les leçons de la vieille Sagesse — c'est pour ces motifs, que les dits servi-

teurs viennent s'offrir à l'Europe-Amérique. Ceux qui se défileraient encore sont priés de juger à ses fruits l'arbre de la Théosophie ; car en le jugeant aux fruits de l'arbre des religions Brahmanique, Bouddhiste, Judaïco-Chrétienne, ils commettent une injustice évidente et empêchent les théosophes de se rendre utile à leur prochain, principalement aux *deshérités du monde*.

Ayant parlé du bon vieux Sumangala ailleurs, plus n'est besoin de perdre son temps à répudier toute solidarité avec Bonzes ou Brahmes. Ces derniers — ceux du moins qui sont restés ultra-orthodoxes et qui combattent toute réforme bienfaisante — nous persécutent et nous haïssent autant que le clergé chrétien et les missionnaires. Nous brisons leurs idoles ; ils essaient de briser nos réputations et de salir notre honneur ; ceux qui agissent de la sorte sont principalement les serviteurs du Christ, de celui qui, le premier, défendit de prier « le Père » dans les temples, comparant les hypocrites aux pharisiens qui font des actes de piété dans tous les carrefours, semblables à des sépulcres blanchis au dehors et pleins de pourriture au dedans. Cependant les « Bonzes », les prêtres Bouddhistes, sont, il faut l'avouer, les seuls qui nous aient vraiment aidés dans nos réformes. Jamais la voix d'un prêtre de Gautama ne s'est élevée contre nous. Toujours, les Bouddhistes de Ceylan furent de vrais frères pour les théosophes d'Europe ou d'Amérique. Que se passe-t-il dans le Tibet ? Une chose remarquable entre autres, qui a frappé les rares missionnaires venus dans ce pays : dans la pleine activité des rues, à midi, tous les marchands boutiquiers, dont la marchandise est étalée au dehors, s'en vont chez eux, laissant ainsi leurs biens sur les trottoirs et presque en pleine rue ; les acheteurs qui surviennent voient le prix marqué des objets dont ils ont besoin, emportent ces objets, en déposent la valeur sur le comptoir, et à son retour le marchand retrouve le prix des marchandises enlevées ; *le reste demeure intact*. Voilà cependant quelque chose qu'on ne trouverait guère en Europe-Amérique ; et ce n'est pourtant que le résultat des commandements *exotériques* de Gautama Bouddha — lequel ne fut qu'un sage et n'a jamais été déifié. Il n'y a pas non plus, au Tibet, de mendians ni de gens qui meurent de faim ; l'ivrognerie et le crime y sont inconnus, ainsi que l'immoralité — sauf parmi les Chinois, qui ne sont pas des « Bouddhistes » dans le vrai sens du mot, pas plus que les Mormons ne sont des chrétiens. Ah, que le sort préserve donc le pauvre Tibet, avec sa population ignorante et honnête, des bienfaits de la civilisation, et surtout des missionnaires !

Q

Qu'il le protège encore davantage du « Dieu Progrès », tel

qu'il se manifeste en Europe-Amérique ! On nous dit que le progrès c'est le *meillorisme*, « l'évolution sociale qui améliore sans cesse les conditions physiques, intellectuelles, morales, du plus grand nombre. » Où donc « Aleph » a-t-il vu tout cela ? L'a-t-il trouvé à Londres, avec ses quatre millions d'habitants, dont un million ne mange que tous les trois jours — et encore ? Est-ce en Amérique, où le progrès nécessite l'éjection des centaines de milliers d'ouvriers chinois qu'on renvoie mourir de faim ailleurs, l'expulsion immédiate de milliers d'émigrants Irlandais et autres *paupers* dont l'Angleterre tâche de se débarrasser ? Un progrès bâti sur l'exploitation du pauvre et de l'ouvrier, n'est qu'un autre char de Jaggernath, plus un faux-nez. Au progrès des classes instruites et riches, qui doit passer sur le corps de milliers de pauvres et d'ignorants, on a le droit de préférer même une mort douce sous le Mancenillier. Les Chinois de la Californie ne sont-ils pas nos frères ? Les Irlandais chassés de leurs cabanes et condamnés à mourir de faim avec leurs enfants, prouvent-ils l'existence du progrès social ? Non, mille fois non ! Tant que les peuples, au lieu de fraterniser et de s'entr'aider, ne réclameront que le droit de sauvegarder leurs intérêts nationaux, tant que le riche refusera de comprendre qu'en aidant un pauvre étranger il aide son frère pauvre dans l'avenir et montre le bon exemple à d'autres pays, tant que le sentiment d'altruisme international restera une vaine phrase en l'air, le progrès ne remplira pas d'autre office que celui de Bourreau des pauvres.

## R

Comprenons-nous, cependant ; je parle du progrès de la civilisation sur le plan physique, le progrès qu'« Aleph » porte aux nues, se faisant son barde. Faites entrer ce progrès matériel dans la voie morale et les « missionnaires » du *Lotus* et des Indes vous reconnaîtront comme leurs maîtres. Mais vous n'en faites rien. Vous avez tari ou travaillé à tarir l'unique source de consolation pour le pauvre, la foi dans son *Moi* immortel et vous ne lui avez rien donné en échange. Les trois quarts de l'humanité sont-ils plus heureux en raison des progrès de la science et de son alliance avec l'industrie dont vous vous réjouissez ? L'invention des machines a-t-elle fait du bien aux travailleurs manuels ? Non ! car il n'en est résulté qu'un mal de plus : la création parmi les ouvriers d'une caste supérieure, semi-instruite et semi-intelligente, au détriment des masses moins favorisées, qui sont devenues plus misérables. Vous l'avouez vous-même : « La production excessive des choses et des travailleurs... crée l'encombrement, la pléthore, la pénurie, l'anémie, c'est-à-dire le chômage et la misère. » Des milliers de pauvres enfants des

fabriques, représentant, pour l'avenir, de longues générations d'estropiés, de rachitiques et de malheureux mendians, sont sacrifiés en holocauste à votre Progrès, Moloch insatiable et toujours affamé. Oui, nous protestons, nous disons qu'« aujourd'hui est pire qu'autrefois », et nous nions les bienfaits d'un progrès qui ne vise qu'au bien-être du riche. Le « Bonheur » dont vous parlez ne viendra pas, aussi longtemps que le progrès moral sommeillera inactif, paralysé qu'il est par l'égoïsme féroce de tous, du riche comme du pauvre. La Révolution de 1789 n'a abouti qu'à une seule chose bien évidente : à cette fausse fraternité qui dit à son prochain : « Pense comme moi, ou je te tape dessus ; sois mon frère, ou je te dégringole ! (1) »

## S

Les « missionnaires » théosophes visent aussi à une révolution sociale. Mais c'est une révolution toute morale ; et lorsqu'elle sera accomplie, lorsque les masses déshéritées auront compris que le bonheur est entre leurs mains, que richesse ne donne que soucis, qu'heureux est celui qui travaille pour les autres, car les autres travaillent pour lui, lorsque les riches sentiront que leur félicité dépend de celle de leurs frères, — quelle que soit leur race ou leur religion, — alors seulement le monde verra poindre l'aube du bonheur.

« Aleph » demande pourquoi le monde ne serait pas éternel ? Pourquoi les êtres de la hiérarchie qui le composent ne se succéderaient pas comme les membres des espèces qui peuplent notre globe et les autres ? L'idée de l'engendrement des astres par les astres, des univers par les univers, n'est-elle pas, dans son analogie, plus rationnelle que celle de Moïse et même de Laplace ? « Aleph » prêche ainsi de la pure Théosophie ; il est donc théosophe et « missionnaire bouddhiste » sans le savoir ; nous l'acclamons et le recevons à bras ouverts. *La Doctrine secrète* (2) qui sera publiée prochainement démontrera qu'au commencement de la dernière *évolution périodique* de notre globe, comme dans celle des êtres, les procédés de génération présentèrent des variétés qu'on ne soupçonne guère dans les laboratoires. La coopération

(1) D'après nous, M<sup>me</sup> Blavatsky exagère évidemment sa pensée ici. Il y a longtemps qu'elle a quitté la France qu'elle habitait à une époque où les choses n'étaient pas brillantes, et depuis lors, les journaux qui la renseignent à l'étranger ne peuvent que lui donner une triste idée de la France, puisqu'ils font leur possible pour salir notre démocratie. (F. K. G.)

(2) *The Secret Doctrine*. Cet ouvrage dont on a parlé dans le n° 4 du *Lotus*, est en anglais ; il comprendra cinq gros volumes du format d'*Isis Unveiled*, et, pour des raisons pécuniaires faciles à comprendre, il ne paraîtra probablement pas de sitôt en français (F. K. Gaborian).

du principe mâle et du principe femelle ne constitua qu'un de ces procédés, *inauguré seulement par l'homme physique.*

## T

La « finalité » du Kosmos n'a jamais été acceptée par notre « nouvelle religion » qui n'est pas du tout une religion, mais une philosophie. Ni Brahmes, ni Bonzes, dans leur délire exotérique le plus accentué, n'ont jamais accepté la finalité de Kosmos. Aleph n'a qu'à ouvrir le *Vedanta*, *Manu*, les *Purânas*, le *catéchisme Bouddhiste*, etc., pour y trouver l'affirmation de l'éternité du Kosmos, lequel n'est que la manifestation périodique et objective de l'Éternité absolue même, du principe inconnu à jamais qu'on nomme *Parabrahmam*, *Adi-Budha*, « Sagesse Éternelle et Une. »

Il est une absurdité plus grande que de parler de Dieu cruel; c'est d'admettre même que Dieu, le *grand Tout absolu*, puisse jamais se mêler des affaires terrestres ou humaines. L'Infini ne peut s'associer au fini; l'Inconditionné ignore le conditionné et le limité. La « Sagesse-Intelligence » absolue ne peut agir dans l'espace restreint d'un petit globe. Elle est omniprésente et latente dans le Kosmos infini comme elle; et nous en retrouvons la seule manifestation vraiment active dans *l'humanité totale*, composée des étincelles égarées, limitées dans leur durée objective, éternelles dans leur essence, qui sont tombées de ce Foyer sans commencement ni fin. Donc, le seul Dieu que nous devons servir c'est l'Humanité et notre seul culte est l'amour du prochain. En faisant du mal à ce prochain, nous blessons et faisons souffrir Dieu. Lorsque nous renions nos devoirs fraternels et refusons de considérer un païen comme notre frère aussi bien qu'un Européen, nous renions ce Dieu. Voilà notre religion et nos dogmes.

## U

Loin de ne pas vouloir comprendre l'Europe, l'Inde intellectuelle, sinon l'Inde brahmanique de Jacolliot, vous donne, au contraire, raison.

Cette Inde ne s'est jamais complue à prêcher le Dieu malheur, ni l'ascétisme tel que le comprend « Aleph ». Ceci est prouvé par la loi de Manou, qui ordonne le mariage au Brahme *Grihastâ*, avant qu'il devienne Brahme ascète. Le plus grand malheur pour un Brahme, est de n'avoir pas de fils et le mariage est obligatoire, sauf dans les cas exceptionnels où l'enfant est destiné à devenir *Brahmacharya*, célibataire yogui, pour des causes occultes qui ne peuvent être énumérées ici. L'ésotérisme n'a jamais proscrit les fonctions sexuelles et maritales, créées par la nature elle-même. L'ésotérisme travaille dans, avec, pour la

nature et ne condamne que l'*immoralité*, l'abus et l'excès. Or, de tous les animaux, l'homme est le plus animal dans ses excès ; la brute a ses saisons de rut, l'homme n'en a point.

C'est probablement des ascètes chrétiens que veut parler « Aleph » ; de ceux qui se plongent dans l'ascétisme exotérique, un chapelet béni dans les mains et les dogmes de l'Eglise dans la tête. L'Indou ne devient ascète qu'après avoir étudié suffisamment les sciences occultes pour permettre à sa nature spirituelle de subjuguier sa nature matérielle. « Aleph » confond à coup sûr les ascètes des Indes, avec les médiums spirites de l'Europe-Amérique. Ces derniers, pauvres sujets sensitifs et névropathes, ignorent les lois ésotériques et ce sont eux qui finissent par créer les incubes et les succubes ; — comme le prouvent les épouses désincarnées de certains médiums, en plein Paris.

La comparaison du « Dieu du passé », avec le « Dieu de la science », n'est ni juste ni heureuse, car les règnes de ces deux Dieux ne diffèrent guère. Le pauvre est aussi malheureux aujourd'hui qu'il l'était il y a mille ans et même davantage, puisque la disproportion a augmenté entre le riche et lui.

Le Progrès n'a servi qu'à fournir au riche des jouissances inconnues dans les siècles barbares.

## V

L'Occident est libre de refuser la main que lui tend l'Orient. Cependant, il ne la refuse pas toujours, ainsi que le prouvent les nombreuses sociétés théosophiques, poussant comme des champignons en Europe-Amérique.

## X

Jésus, que cite « Aleph », renverse toutes les théories de ce dernier, quand il dit que : « son royaume n'est pas de ce monde ». Notre bienveillant critique voudrait-il nous faire admirer l'action des Pharisiens, ou proposer leur noble exemple à l'Europe-Amérique ? Ce serait peine perdue, puisque les chrétiens de ces deux continents ont livré depuis longtemps la théosophie au bras séculier des prétoriens du journalisme. Ces derniers nous crucifient journellement. Jusqu'à présent, nous avons eu pour ennemis le clergé, les missionnaires (qui prêchent la fraternité et n'apportent au païen que le vice et l'ivrognerie), l'armée du salut, l'aristocratie hypocrite et pieuse, tous les matérialistes et même les spirites qui ont cessé de nous considérer comme leurs « chers frères ». Seuls, les socialistes intelligents nous avaient compris ; se tourneront-ils, eux aussi, contre nous ?

En attendant, « Aleph », nous fait entendre de profondes vérités.

Oui, le Brahmanisme exotérique doit tomber, mais il sera remplacé par le Védisme ésotérique, en y ajoutant tout ce que la science progressive a évolué de noble et de beau dans ce dernier siècle. Mais cette révolution ne s'accomplira pas par les conquérants; c'est par l'amour fraternel que s'accomplira la fusion des deux races aryennes, et seulement lorsque l'Anglais aura cessé de considérer le Brahme — dont l'arbre généalogique compte trois mille ans — comme le représentant d'une race inférieure. De son côté, le Brahme déteste l'Anglais dont il est contraint de subir le gouvernement temporel. Seule dans l'Inde entière, la Fraternité des Théosophes voit l'Anglais hautain s'asseoir à la même table que le Brahme, non moins arrogant, mais adouci et humanisé par l'exemple et les leçons des théosophes, qui servent les Maîtres de la Sagesse antique, les descendants de ces Rishis et Mahatmas que le Brahmanisme honore toujours, même après avoir cessé de les comprendre.

Donc, il résulte de tout ce qui précède, que ce ne sont pas les « sacerdoxes de l'Inde » qui tentent de ramener l'Occident à l'antique Sagesse, mais bien quelques occidentaux de l'Europe-Amérique, qui amenés par leur karma au bonheur de connaître certains Adeptes de la fraternité secrète de l'Himalaya, s'efforcent sous l'inspiration de ces Maîtres, de ramener les sacerdoxes de l'Inde à l'ésotérisme primitif et divin.

## Z

Ils ont pleinement réussi aux Indes et en Asie. Seule, l'Europe-Amérique regimbe encore, dans son impuissance à comprendre et à apprécier toute la simplicité de leur but. Et, après tout, ce n'est que la majorité qui refuse de comprendre, cette majorité qui a toujours mordu la main qui s'offrait à l'aider. Ne désespérons donc pas. Et lorsque le jour tant désiré viendra où la fraternité universelle et intellectuelle sera, sinon proclamée *de jure*, du moins acceptée *de facto*, alors enfin les portes du sanctuaire, fermées depuis de longs siècles aux Brahmes orthodoxes comme à l'Européen sceptique, s'ouvriront pour les *Frères* de tous les pays. « L'Aïeule » recevra ses enfants prodigues, et tous ses trésors intellectuels seront leur héritage.

Mais pour que ce moment arrive, le but des « missionnaires » de l'Inde doit être compris et leur mission entièrement appréciée. Jusqu'à présent, le public n'a vu que son image grimaçante et défigurée dans le miroir de la publicité. L'objet poursuivi par quelques théosophes mystiques est devenu, selon nos critiques

mal avisés, celui de la Fraternité entière; et le quiproquo a culminé, enfin, dans l'article d' « Aleph », qui nous prêche nos propres doctrines.

H. P. BLAVATSKY. (M. S. T.)

## L'INITIATION (SUITE)

C'est avec raison que l'analyse distingue dans la pensée l'objectif du subjectif, mais l'analyse n'est que la moitié de la science, et la moitié morte; c'est la synthèse qui lui donne la vie; cette distinction faite dans la pensée, il faut donc voir comment s'y comportent les organes qu'elle accuse.

Prenons d'abord l'état le plus simple et le plus obscur; la perception d'un objet ou d'un fait extérieur, la sensation: elle n'a, évidemment, d'existence que parce que l'intelligence y ajoute de son propre fond en en faisant une *Idée*; sinon, elle reste un simple mouvement physiologique muet, purement objectif, comme il arrive de ces mille impressions coexistantes et inconnues au milieu desquelles notre attention choisit à chaque instant dans le cerveau celles qui lui conviennent. L'existence de l'objet ne s'accuse donc à l'intelligence, n'est connue, qu'à la condition qu'il devienne *subjectif* dans la pensée.

Considérons ensuite une idée abstraite. Ou elle est une de ces idées nécessaires que nous avons trouvées à la base de tous nos raisonnements, une catégorie, ou elle ne se forme dans la pensée que par la combinaison d'idées acquises précédemment; dans les deux cas, elle vient d'un examen de la pensée par elle-même, appelé très justement *la réflexion*. L'abstraction n'existe donc que du moment où l'idée devient objective: à l'inverse du cas précédent, le sujet devient un objet. Et, notons en passant que sans idées abstraites, il n'y a plus ni langage, ni science, ni humanité.

Ainsi, quel que soit l'acte auquel la pensée procède, le sujet et l'objet s'y transforment l'un dans l'autre; ils sont tellement corrélatifs, inséparables, qu'alors même qu'on veut les distinguer, chacun d'eux, à son tour, les offre tous deux à l'analyse. Il n'y a de pensée que dans leur combinaison laquelle est représentée par l'*Idée*, point de jonction des deux mondes sensible et intelligible.

La réalité du monde extérieur, du phénomène que nous percevons, ne peut se comprendre sans cette combinaison, et cette

conception entraîne une réalité tout à fait équivalente dans les choses, dans l'idée et dans la pensée, sinon il faut verser dans le scepticisme.

« Si telle est l'action que la pensée exerce sur les choses qu'elle « les transforme par son contact, les lois de la pensée ne sont pas « des éléments vides et inertes, mais des puissances, des forces « qui s'assujettissent les phénomènes, les forment, ou pour mieux « dire, les produisent et les font à leur image. (Véra, *Introduction à la philosophie d'Hegel*).

C'est par la raison et dans la raison que nous connaissons les choses, comme nous l'a prouvé l'analyse de la méthode scientifique. Il en résulte plusieurs conséquences considérables :

1° Les lois de la raison étant éternelles et absolues, les problèmes qu'elles soulèvent enveloppent tous les autres, les précèdent, les dominent ; aussi se retrouvent-ils sous des formes diverses à tous les degrés de la connaissance ; c'est encore ce que nous avons fait ressortir précédemment.

Les étudier, c'est remonter aux principes, et, par là, se rendre maître de la connaissance entière ; c'est pourquoi la métaphysique loin d'être une forme creuse est la directrice souveraine de la physique. Ce qui est vrai dans l'ordre de la réflexion se trouvera confirmé dans l'ordre des faits. « La science se comporte à l'égard de « la réalité comme l'absolu à l'égard du monde, elle y descend sans « s'identifier avec lui : elle est contingente par son côté matériel « et extérieur, le langage, le temps, le lieu, mais elle est éternelle « et infinie en elle-même. Son sanctuaire est la pensée spéculative. »

2° Pour s'élever à la science, l'observation ne peut suffire ; il faut se placer en dehors de toute expérience et saisir l'idée dans son unité, dans son existence, l'étendre, la resserrer, l'opposer, la combiner, la travailler selon les lois de la métaphysique, lui donner, en un mot, la *forme* qui lui convient. Mais cette forme c'est la connaissance même, c'est-à-dire l'objet identifié au sujet, la combinaison des deux mondes dans l'idée. Cette forme est donc bien, comme le dit Hegel, une force universelle et absolue à la fois intérieure et extérieure, qui ne souffre aucune résistance de la part des existences finies ; une force qui meut l'intelligence, une force sans laquelle rien ne saurait être ni être compris.

3° Dans ce travail de l'Absolu sur le contingent, l'Idée, forme commune qui ramène toutes les impressions à l'unité, est le fruit en même temps que la preuve de l'Unité de la pensée agissant sur l'infinie variété du monde matériel. L'identité s'accuse d'une part entre le sujet et l'idée, et d'autre part entre l'idée et l'objet ; l'invi-

sible, l'idéal constituent l'élément essentiel de toutes les existences, nature ou esprit, âme ou corps, et aussi celui de leurs rapports mutuels, ou, si l'on préfère, tous les individus, comme tous les phénomènes ont une essence commune, invariable, et ils ne sont tels que comme produit de cette essence.

Il y a donc un monde idéal qui enveloppe le monde réel, qui en fait le fond et la substance ; il y a une Idée pour toutes les choses, tous les êtres, tous les modes, et cela, non seulement dans la pensée humaine, mais en fait, car autrement, nous retomberions dans l'inanité de la pensée, dans le scepticisme. Sans doute, il peut y avoir dans la pensée des idées sans choses immédiates, mais les choses correspondantes y sont en potentiel, exécutables à la seule condition que nous soyions assez puissants pour les réaliser, comme le montrent clairement les expériences inattendues de la suggestion. L'idée, manifestée ou non, est donc une réalité et si chaque chose a son idée dans la pensée, ce n'est point parce que celle-ci la crée, c'est au contraire parce que cette idée existe dans un monde où la pensée a accès aussi bien que dans le monde sensible.

Aussi est-il facile de montrer comme l'a fait Véra, trop long à citer encore ici, qu'au fond de toute doctrine philosophique, se trouve la recherche de la nature intime des choses à l'aide de l'idée et dans l'idée ; c'est une nécessité à laquelle le matérialisme le plus radical ne peut même échapper, car en se fondant sur la nature, les atomes, la matière, la force, il se base sur des notions transcendantes, métaphysiques au plus haut degré.

..

Ainsi s'explique la raison d'être, le caractère et la supériorité de la philosophie sur toutes les autres sciences. Elle fait plus que donner la connaissance du monde sensible ; ramenant la pensée en elle-même comme un objet nouveau, elle interroge à leur tour les lois qui lui ont révélé les objets extérieurs ; elle remonte ainsi autant qu'elle le peut aux sources de la connaissance ; elle s'approche de l'Unité, de l'Absolu autant qu'il peut être permis de le faire à l'homme qui n'a pas encore développé de facultés supérieures à celles habituelles.

C'est dans la philosophie seule qu'est l'Unité du Savoir, « elle est « la science de l'Idée dans son état le plus abstrait, alors qu'elle « n'a rien perdu de sa pureté ; de l'Idée qui n'est pas encore descendue dans la sphère de la Nature et qui s'offre à la pensée « telle qu'elle est en soi, sans voile et sans mélange, dans la parfaite « simplicité de son existence. C'est là ce qui fait que toutes les « sciences la présupposent et qu'elle n'en présuppose aucune,

« qu'elle n'emprunte sa méthode à aucune d'elles, et que c'est « elle, au contraire, qui leur fournit la seule et vraie méthode »

## VI

Après les objections contre la métaphysique empruntées aux métaphysiciens eux-mêmes, il nous reste à entendre sa négation au nom de la science seule : le *Positivisme*, allié qui se croit un ennemi mortel !

Nul n'est mieux fait que lui pour emporter les suffrages de notre temps. Il satisfait par la hardiesse de ses négations notre esprit de fière indépendance ; par ses doctrines purement physiologiques, notre esprit d'égalité, et la fraternité est sa conclusion, la loi qu'il prescrit, au nom de la nature, au progrès humain, tout en exigeant de l'individu le sacrifice généreux de ses aspirations futures. Il s'impose enfin par l'autorité qui s'est le mieux légitimée dans notre siècle, la science matérielle, et par l'évidence la plus précise et la plus facile, tout en dissipant en apparence la terreur la plus grande de l'esprit humain, le mystère ! Enfin, grâce au génie de son fondateur il est né, comme Minerve armé de toute pièce, prêt à répondre à tout, à tout expliquer et à fournir à l'homme ce sans quoi aucune philosophie n'est complète : un plan de conduite. Rien ne lui manque donc de ce qui fait le succès d'une doctrine, ni la foi, l'évidence, l'harmonie des détails pour entraîner les intelligences, ni les passions du siècle pour entraîner les cœurs, ni la vigueur de la jeunesse pour s'offrir sur les débris des idoles anciennes à l'adoration blasée des fidèles.

Mais les sectes et les religions passent et la Vérité reste, se dégageant petit à petit de leurs ruines : saluons donc encore celle-ci avec respect, avec admiration même, puis sans fanatisme et sans crainte, analysons à son tour cette déesse de l'Analyse.

Nous nous retrouvons encore sur le domaine de la psychologie, champ d'exploration obligé de toutes les écoles modernes, parce qu'il renferme la source même de la connaissance, la certitude. Et voici comment le Positivisme prétend l'y trouver !

L'idée, premier élément psychologique, n'est que l'impression produite sur les cellules cérébrales par les phénomènes extérieurs avec l'intermédiaire des sens et du système nerveux. Les opérations qui suivent l'idée ; jugement, désir, volonté, toute la science toute l'activité humaine, ne sont que des combinaisons d'actions et de réactions consécutives de cette impression matérielle.

En effet, un siècle de recherches aussi patientes qu'ingénieuses

dont nous connaissons tous les illustres auteurs a démontré que sans cerveau il n'y a plus ni idée, ni désir, ni volonté; que chaque sentiment, chaque idée a sa place déterminée dans cet organe, que toute sensation, toute réflexion y produit mouvement, chaleur, réaction. Ce n'est plus là une simple hypothèse, tout a été observé, expérimenté, on a mesuré jusqu'à la rapidité, jusqu'à l'intensité de la force développée par la pensée, on lui a trouvé des lois mathématiques (loi de Weber), la science positive peut dissiper maintenant toutes les rêveries de la métaphysique.

Ainsi, lui objectera-t-on que la sensation suppose un être attentif, elle vous répond que l'attention n'est que le produit des sensations les plus fortes ou les plus répétées.

Prétendez-vous que le jugement prouve un choix libre, une comparaison des concepts? la science vous oppose l'association des idées, mouvement automatique des cellules excitées, avec vibration de leurs harmoniques, et le scapel du plus habile anatomiste (V. Luys le Cerveau) vous montre les cellules cérébrales reliées dans la largeur et dans la profondeur de la substance corticale par un réseau inextricable de fibres, propres à mettre en correspondance toutes les localisations d'impressions.

Parlez-vous d'une mémoire qui fonctionne sans excitation extérieure? A l'association des idées ainsi matérialisée on vous ajoute tout un ensemble d'observations et d'expériences prouvant qu'une impression se conserve dans la cellule pendant un temps proportionné à la force, à la durée ou à la répétition de l'excitation; et cette propriété que Luys appelle la phosphorescence de la matière cérébrale suffit à rendre compte de la mémoire.

Opposez-vous la conscience de la personnalité comme preuve de quelque chose d'immatériel? Simple conséquence de l'anastomose des cellules, vous dit le positivisme, il en résulte une simultanéité d'impressions qui produit un effet de synthèse, d'unité, la conscience du Moi.

S'agit-il de la volonté qu'accusent nos actes et nos méditations? C'est l'action réflexe des sensations. Toute impression qui vient se localiser dans la substance corticale avec sa propriété caractéristique de peine ou de plaisir y produit une réaction propagée par les fibres connectives jusqu'aux cellules propres à la renvoyer par les nerfs moteurs ou végétatifs, en sens inverse de l'excitation apportée par les nerfs sensitifs. Tout le monde connaît les expériences à l'appui, de Flourens, de Claude Bernard et de leurs disciples. Le jugement n'est qu'un mouvement intérieur plus complexe, mais non moins automatique, ni plus difficile à expliquer que l'acte volontaire.

Allez-vous croire enfin, que ces idées nécessaires, indécomposables, primitives, sur lesquelles se fonde comme nous l'avons vu, toute évidence, accusent, elles au moins à n'en pas douter, autre chose que des sensations? Renoncez encore à cette illusion et apprenez les effets d'une loi dont nous n'avons pas encore parlé, l'évolution. Les sensations répétées de résistance, de mouvement, de simultanéité ou de succession vous ont donné à la longue les idées de temps, d'espace, de cause, etc., mais ce ne sont que des entités, des fantômes nés du jeu de vos idées, et si vous ne voulez croire qu'elles se soient formées en vous depuis votre naissance, la science vous l'expliquera par l'hérédité qui vous les a transmises comme un trésor acquis et toujours grandissant.

L'évolution et ses lois vous expliqueront encore la diversité des tempéraments et des intelligences due à des séries d'axeux pour qui les milieux ont été différents. Elles vous feront comprendre aussi comment sont nées en vous toutes les illusions métaphysiques, croyances, ou religions : plus vous êtes près de l'origine des idées, c'est-à-dire de la sensation pure que le temps n'a pas encore évoluée, transformée, plus les idées sont rares chez vous, plus les réactions, craintes ou désirs, sont simples rapides et répétées, moins aussi vous comprenez ce qui vous entoure. La passion et la superstition dominent. Il faut que l'expérience et l'hérédité accumulent lentement la science pour que les illusions se dissipent, et parmi elles toutes notions étrangères à la matière et à ses propriétés.

Ainsi s'explique tout l'ensemble du monde animal depuis le microbe jusqu'à l'homme, ainsi s'explique l'évolution du monde entier, car pouvons-nous distinguer bien nettement l'animal du végétal, ou le protoplasma végétal des cristallisations inorganiques? La pensée, la vie ne sont que des combinaisons complexes de la matière en mouvement : l'Univers entier lui-même n'est pas autre chose ; c'est un amas d'atomes mus par des forces qui tendent vers l'équilibre ; un jour à venir, ou bien la force répulsive, par une réaction subite de la condensation, reproduira la nébuleuse dans une explosion formidable, ou bien l'équilibre dynamique conduira les mondes éternellement dans l'éternel silence de la mort universelle.

Quant à l'homme actuel, son but est de poursuivre l'évolution commencée ; son moyen est le développement, l'enrichissement des combinaisons de sensations que nous appelons idées. Destruction de la peine, accroissement du plaisir, voilà la source et l'objectif de sa morale, et dès maintenant il peut comprendre que la voie la plus rapide et la plus sûre pour l'atteindre est l'altruisme,

la fraternité. L'humanité, seule déesse réelle, sera heureuse un jour si nous savons, atomes transitoires de son grand corps, nous sacrifier dignement en faveur de nos neveux à venir.

Voilà en substance, la doctrine positive, telle du moins que nous l'offre son parti orthodoxe, car nous allons voir combien cette école s'est divisée et transformée déjà. Pouvons-nous nous en étonner du reste, après cette singulière contradiction que nous révèle son trait final : le devoir, la liberté par conséquent, née du déterminisme le plus absolu ? Et, ce n'est pas son unique faiblesse, il s'en faut de beaucoup !

Glissant toutefois, sur une quantité de critiques de détail qu'une observation plus complète et surtout plus impartiale des faits ferait apparaître, car il faut nous borner, contentons nous de voir les positivistes se débattre dans leurs propres filets.

Leur premier embarras est dans la définition de cette *sensibilité* qui doit, selon eux, produire l'idée, la conserver, représenter la personnalité, car l'excitation de la cellule n'est que l'occasion de la sensation, non pas la sensation même ; il y a en effet de très fortes impressions, comme celles de la vie végétative qui ne sont pas ressenties, et Luys ne peut s'empêcher de dire à leur sujet : « Chose étrange ! les faits qui nous intéressent le plus sont ceux que nous connaissons le moins ». Pour celles que nous connaissons, il faut qu'il y ait quelque part une conscience de l'impression ; cette nécessité ressort tout particulièrement de l'idée de personnalité que le positivisme attribue à la simultanéité des impressions, car il faut que cette simultanéité soit ressentie *comme unité* en dehors des impressions juxtaposées. Or, si cette conscience est en dehors de la cellule cérébrale, tout le système s'écroule, et sinon, voilà la matière *consciente* ! mais comment expliquer alors qu'elle ne le soit que dans les cellules cérébrales et même dans quelques-unes seulement de ces cellules.

Luys échappe à cette difficulté par un artifice de mots très amusant, procédé cher à la plupart des positivistes : « L'indication du monde extérieur arrive, dit-il, aux réseaux du sensorium « sous une forme quintessenciée, *spiritualisée* par l'action « métabolique des centres de la couche optique », seulement il se garde bien d'expliquer nulle part cette action mystérieuse et d'étudier cette couche optique. Huxley dit plus franchement et plus simplement : « Qu'est-ce que la conscience ? — « C'est « ce que nous ignorons, et comment se fait-il que quelque « chose de si remarquable qu'un état de conscience résulte de

« l'irritation des tissus nerveux ? — c'est ce qui est aussi inexplicable que tout autre fait primordial de la nature ».

Une seconde difficulté pour le positivisme est de nous expliquer le passage de l'état passif de la cellule, suffisant à la sensation, à l'état actif nécessaire à la manifestation de l'idée. On a eu recours encore à des mots : Celui d'*action reflexe*, constate le phénomène sans l'expliquer, car s'il signifie une réflexion due à l'élasticité, on ne voit ni pourquoi elle se produit sans être ressentie dans l'axe cérébro-spinal, ni pourquoi elle est ressentie sans produire d'acte dans la simple idée intellectuelle, ni pourquoi il y a conflit entre les impressions dans l'exercice de la volonté, car les vibrations réfléchies se croisent sans s'annuler. Luys invoque encore, une action mystérieuse, dans un langage à rendre jaloux Sganarelle : « la sensibilité inconsciente excito-motrice transformée par l'action des cellules propres du *sensorium* automatique acquiert « par elle-même des propriétés nouvelles... l'activité automatique (!) des éléments nerveux n'est comme leur sensibilité « histologique qu'une des formes de leur vitalité propre ». Et il y a des chapitres sur cette activité passive ! Seulement ils aboutissent à cette conclusion candide : « Le *sensorium* de la couche « corticale est la sphère de l'activité psycho-intellectuelle... « région princeps de l'organisme, résumé des forces vives de « l'activité mentale... Mais, comment cette sphère d'activité « est-elle constituée... comment peut-elle être conçue, idéalement « au point de vue de la structure de l'écorce ? Ce sont là des « questions sur lesquelles il nous est impossible de donner une « réponse catégoriquement satisfaisante .. il est jusqu'ici presque « complètement impossible d'avoir des données précises sur la « constitution réelle et la situation topographique du champ de « l'activité intellectuelle proprement dite. » — Ce qui n'empêche nullement l'auteur de fonder ensuite sa psychologie sur l'existence de ce champ, comme sur une donnée positive.

Du Boys-Reymond, Clifford, Bain, Buchner lui même sont plus catégoriques ; ils avouent leur impuissance : quand même nous aurions une connaissance mathématique des mouvements du cerveau, « ils nous resteraient encore aussi incompréhensibles qu'ils « le sont aujourd'hui... dit Du Boys-Reymond ; il n'y a pas de « mouvement des particules cérébrales qui puissent nous fournir « de quoi franchir l'abîme entre eux et le domaine de l'intelligence... le mouvement ne peut produire que le mouvement... « quant aux phénomènes mentaux, ils restent en dehors des lois « physiques. »

Parlerons-nous, après cela, de cette autre pierre d'achoppement

des positivistes, la *Volonté*? Evidemment, c'est une question comprise dans les précédentes et qui ne fait que les élargir; d'ailleurs les objections se soulèvent si nombreuses qu'il faut en écarter une foule: deux seulement encore:

L'association des idées, autre pivot du système, a nécessairement ses lois que Mill et Bain ont particulièrement travaillé à fixer. Ils sont arrivés à lui donner pour base, l'un la succession ou la contemporanéité des impressions, l'autre leurs différences. C'est supposer que le temps, l'espace, le rapport sont des réalités c'est-à-dire qu'il y a certaines idées (les catégories) qui ne sont point de pures entités; ce qui est en contradiction avec la doctrine positiviste. Ou les catégories n'ont pas d'existence, et l'association des idées n'ayant plus de base tout le système s'effondre; ou les idées de rapport, d'unité, etc.... sont réelles, mais alors pourquoi celles-là seules?

D'autre part, le mouvement générateur des sensations, source de la vie dans l'Univers, est l'expression de la *force* agissant sur la *matière*. Voilà donc au moins deux idées sur lesquelles se fonde toute la doctrine; cependant ou elle déclare que ces idées-là encore naissent des sensations, ou elle reconnaît de la réalité à la matière seule, mais la difficulté reste la même dans les deux cas, offrant un cercle vicieux, ou supposant la matière consciente. Cette matière, du reste, est aussi indéfinissable que l'esprit, et le fameux axiome par lequel le parti matérialiste croit suffire à tout: «Point de matière sans force; point de force sans matière», n'est qu'un aveu de son impuissance à nous faire comprendre l'une et l'autre. Il n'est ni certain ni probant. Car s'il n'y a pas de matière sans force, qui est-ce qui a cette propriété d'inertie que la force seule peut modifier? Ce n'est pas assurément la force même.

S'il n'y a pas de force sans matière, qui est-ce qui se transforme quand un corps s'échauffe, par exemple, par le choc? ce n'est certainement pas la matière dont la molécule même n'est pas modifiée?

Et si parce que nous ne voyons pas de force sans matière nous devons dire que l'une est propriété de l'autre, il faut que nous disions aussi que le fluor est une propriété de l'hydrogène ou des métaux car pas de fluor sans hydrogène ou sans métal.

Il faut donc bien reconnaître qu'il y a autre chose que la matière.

Pourquoi aussi la force serait-elle propriété de la matière plutôt que la matière propriété de la force comme plusieurs positivistes l'affirment avec tout autant de logique?

Enfin, je veux admettre le mécanisme de la pensée ; je ne nierai pas la formation des abstractions, de la morale, de la volonté par évolution ; il en résultera du moins que cette évolution est l'effet d'une puissance différente de la matière évoluée, que l'Univers est le substratum d'une volonté, le corps d'une âme dont le progrès est la vie. Le mot de *hasard* est encore inutile ici car il désigne tout ce qui n'a pas de loi, et la moitié du positivisme se fonde sur les lois de l'évolution, c'est-à-dire sur l'expression d'une pensée unique et active. Il y a donc dans le monde au moins une cause, une fin, une volonté, un être immatériel ; vous avez cru le supprimer et vous n'avez fait que l'agrandir, le rendre plus perceptible encore.

\*  
\*  
\*

Ainsi le positivisme aboutit, quoiqu'il en ait, par trois alternatives inévitables, à la métaphysique déniée et détestée.

1° Ou bien aucune catégorie n'a de réalité : cause, rapport, unité temps, etc.... ne sont que des créations de notre cerveau, mais comme elles emportent avec elles les explications même du positivisme, il ne reste rien que la conscience de nos sensations. Il n'y a de réel dans le Monde, que « des possibilités de sensations » nous dit Stuart Mill en versant dans l'idéalisme de Berkley, presque dans le Spinisme.

2° Ou bien, il faut se résoudre à reconnaître la réalité des catégories, à déclarer que le relatif suppose l'absolu et en témoigne ; seulement, on s'empresse d'ajouter, pour sauver autant que possible le système, que l'esprit humain ne connaîtra jamais que le relatif qu'il ne peut pénétrer dans l'idéal au delà de l'étude de la *Force*, c'est la doctrine de Spencer, qui, ainsi, nous ramène à Kant sans tenir compte, ou ne sait pourquoi, de ses successeurs.

3° Ou bien pour éviter ces deux écueils, il faut, avec Littré, Maury, Wirchoff, du Boys-Reymond, Huxley et quantité d'autres positivistes, déclarer que les problèmes psychologiques eux-mêmes sont à jamais insolubles, dire que la science est tout entière dans l'étude des rapports, que là elle nous fait connaître des causes de plus en plus générales et que dans ces limites, la matière avec ses propriétés suffit à tout. Mutilation bien inutile de la science, et qui va produire un résultat aussi étrange qu'inattendu !

Cette recherche des causes et des causes de causes, où va-t-elle s'arrêter ? Les positivistes voient-ils une limite à cette série ? En peuvent-ils voir une sans reconnaître une cause première ? Bien loin de là, ils affirmeront avec autant de fierté que de conviction que la science expliquera tout avec le temps.

Mais alors..... ? — Laissons la parole à l'un des plus éminents

parmi ces maîtres. Voici comment, arrivé à une certaine hauteur, Taine conclut dans son livre de *L'Intelligence*. « Pour démontrer l'existence, on a toujours recours à l'expérience : n'y a-t-il que l'expérience qui puisse prouver l'existence ? l'existence n'a-t-elle pas sa condition ou raison explicative, autre qu'elle-même ? Les mathématiciens admettent aujourd'hui que la quantité réelle n'est qu'un cas particulier de la quantité imaginaire, cas particulier et singulier où les éléments de la quantité imaginaire présentent certaines conditions qui manquent dans les autres cas. Ne pourrait-on pas admettre de même que l'existence réelle n'est qu'un cas de l'existence possible, cas particulier et singulier où les éléments de l'existence possible présentent certaines conditions qui manquent dans les autres cas ? Cela posé, ne pourrait-on pas chercher ces éléments et ces conditions ? Hegel l'a fait, mais avec des imprudences énormes ; peut-être un autre, avec plus de mesure, renouvellera sa tentative avec plus de succès. Si nous sommes au seuil de la métaphysique, à mon sens elle n'est pas impossible. Si je m'arrête c'est par sentiment de mon insuffisance ; je vois les limites de mon esprit, je ne vois pas celles de l'esprit humain ! » (Taine — *L'Intelligence*).

On ne demanderait pas mieux pour la préface d'un ouvrage d'occultisme. Ainsi, du fond même du matérialisme, nous rebondissons, pour ainsi dire, jusqu'à l'Absolu ; quoi qu'il fasse, de quelque côté qu'il se retourne dans la cage où il croyait s'abriter, le positivisme retrouve partout les abîmes béants de la métaphysique, et s'y plonge !

## VII

Arrêtons ici cette première partie, en réservant pour la seconde le résumé qui nous entraînerait trop loin de cette minutieuse analyse des méthodes et des commentaires de nos sciences modernes. Nous aurons à montrer maintenant pourquoi la métaphysique et nos sciences sont unies aussi intimement que nous venons de le voir, et à préciser leurs rôles respectifs dans la Science, avant d'aborder l'exposé et la conciliation des conclusions dans lesquelles chacune d'elles a cru s'isoler. Dans la troisième partie de cette étude nous verrons comment l'occultisme les réconcilie entre elles et avec la religion, et comment l'Initiation réalise cette union suprême grâce à laquelle la science franchit l'abîme qui semble aujourd'hui l'arrêter dans sa course.

F. CH. BARLET (M. S. T.)

## LA THÉOSOPHIE

DANS LES OUVRAGES DE RICHARD WAGNER (suite)

Nous arrivons maintenant à Parsifal qui contient dans les étroites limites de trois actes le résumé de deux grandes religions, celle de l'orient et celle de l'occident. Plusieurs années auparavant, Wagner avait ébauché deux drames devant se rapporter respectivement à Bouddha (1) et au Christ, mais il ne nous reste que cette ébauche ; il semble qu'il ait abandonné l'idée de les achever, en faveur de Parsifal, qui est comme l'essence de l'un et de l'autre. Ici, nous avons la Théosophie pure ; la symbologie incline peut-être un peu plus vers celle de l'église chrétienne, mais le fond même du drame présente l'enseignement de Bouddha, et l'union de ces deux données nous place sur le terrain commun de toutes les religions : tel est l'un des objets principaux de notre Société. Au point de vue ésotérique, le trait caractéristique de cet ouvrage, le dernier et peut-être le plus sublime de Wagner, c'est la « sympathie » ; c'est par elle que le héros connaît les souffrances du pauvre roi dévoyé, Amfortas. En second lieu seulement vient son corollaire naturel, la « fraternité universelle » ; cette grande force que Wagner a si bien reconnue dans l'étonnante interprétation donnée par Beethoven à l'Ode de la Joie de Schiller, cette neuvième symphonie, « Enlacez-vous, les Multitudes », et dont il faisait lui-même, rêvant un communisme impossible dans l'état actuel, la condition idéale d'un monde d'où l'envie, la haine et la méchanceté seraient bannies. L'impossibilité d'une telle réalisation sur cette courbe du grand cercle terrestre provient de ce que ne s'est pas encore accomplie la troisième grande doctrine qu'enseigne ce drame, la doctrine de Gautama Bouddha et de Jésus-Christ, c'est-à-dire la Grande Renonciation, l'apaisement du désir.

(1) Dans cette ébauche, Prakriti, fille de Tchandala, tombe amoureuse d'Ananda, disciple de Shakya-Mouni. Mais Ananda a fait vœu de chasteté, et le bouddha dit à Prakriti qu'ils ne peuvent être unis que dans ce sens. Après une lutte violente contre ses passions, Prakriti accepte ces conditions et entre dans la communauté de Shakya. Son nom signifie le corps ou la matière, ce qui lui donne un lien de ressemblance avec la Kundry du drame que nous étudions, tandis qu'Ananda signifie joie ; ceci jette une lumière considérable sur le rôle de Kundry. On y trouvait également indiquées les réincarnations antérieures de Prakriti et de Tchandala.

Le récit du poème va nous permettre de faire ressortir sa signification ésotérique. Après un prélude orchestral dans lequel les idées typiques du drame revêtent leur forme musicale et dont les mystérieuses harmonies nous préparent à entrer dans un royaume bien différent de celui que nous avons laissé dehors, nous voici introduits dans l'enceinte sacrée où s'élève le temple du Gral. Le vieux chevalier Gurnemanz réveille les jeunes desservants du Temple et nous donne immédiatement la clef de la situation en ces paroles : « Hé ! Gardiens des bois, gardiens plutôt du sommeil, réveillez-vous enfin, il est matin (1) ». La fraternité du Gral s'est laissée aller à la négligence, leur Roi a succombé au péché, et bien qu'ils n'aient pas encore perdu leurs pouvoirs occultes, ceux-ci s'affaiblissent de plus en plus, et, l'un après l'autre, les chevaliers tombent sous la domination de Klingsor, le magicien noir. Tout demande un nouvel avatar, un nouveau libérateur. Pour citer les paroles d'Edw. Arnold, dans sa *Light of Asia*,

« Les Dévas reconnurent les signes, et dirent :

Bouddha va retourner secourir le monde.

— Oui, répondit-il, je vais aller secourir le monde,

La dernière de tant de fois, car la naissance et la mort

Finissent désormais pour moi et pour ceux qui apprendront ma loi. »

Gurnemanz est le chef des chevaliers du Gral, mais l'inclination de son esprit le porte trop exclusivement à la méditation ; pour faire ressortir ce point, Wagner le représente sous les traits d'un vieillard et lui donne comme rôle, dans le drame, celui de chroniqueur. Il est le *manas* ou le mental humain (facultés intellectuelles) ; c'est lui qui nous dit toutes les histoires qui sortent de l'action dramatique rigoureuse. Son caractère n'est pas assez parfait pour qu'il soit le Sauveur de cette Fraternité, mais il joue un rôle assez semblable à celui de saint Jean Baptiste, car, sur l'arc ascendant du cercle, l'intellect apparaît toujours avant l'âme spirituelle. C'est lui qui parle aux jeunes gens du Rédempteur qui doit venir, lui qui, comme le Baptiste, habita dans le désert, se nourrissant de « racines et de miel sauvage » ; c'est aussi lui qui initie Parsifal aux mystères du Gral, puis le *baptise* et l'oint Roi.

(1) Le groupe s'est levé avec le motif du Gral sonné par les trompettes, et Gurnemanz continue : « Entendez-vous l'appel ? Grâce à Dieu, il vous est donné de l'entendre ! » De même que dans les *Meistersinger*, Walther a sa vision dans la mi-veille du sommeil matinal, de même, ici, la Connaissance divine se révèle à ce moment du jour, si favorable aux manifestations occultes. L'air calme et pur du matin construit une arche d'or sur laquelle l'état de somniation sous-hypnotique (*sansc.*) tend la main à la conscience éveillée, et les jeunes chélas tombent à genoux dans une sainte extase d'adoration.

La première partie de cette scène, qui comprend les courtes interruptions de l'entrée orageuse de Kundry et la procession d'Amfortas aux eaux curatives du lac, est remplie presque exclusivement par le récit que fait GURVEMANZ de l'histoire du Gral et de la chute d'Amfortas. Jadis, lorsque les païens dévastaient le pays, Titurel, le vieux Roi ou Mahatma, fut, durant son sommeil, visité par les Anges ou, comme dirait un poète oriental, obombré par les *Chohans* qui lui apportèrent les divins symboles : le Gral, « vase sacré dans lequel coula le sang du Sauveur crucifié, et aussi la lance qui versa ce flot béni ». Dans ces reliques nous avons la représentation du cristal et de la baguette des magiciens. Bulwer Lytton fait dire au docteur Faber de son roman, *Strange Story* : « Le bâton, la baguette dont vous me parlez, était faite, dites-vous, de fer ou d'acier avec un bout de cristal. Je suppose que la cause physique de ces effets, en apparence surnaturels, du cristal et du fer doit avoir quelque rapport avec l'extrême impressionnabilité aux changements de température, qui caractérise ces deux substances ». Ceci est, naturellement, l'explication matérialiste de tout agent supra-humain, et je soupçonne la pensée du romancier d'être satirique; le fait demeure cependant, que les anciens magiciens employaient pour leurs charmes l'acier et le cristal. Dans le cas présent, ce sont autant des symboles que de véritables instruments pour dominer les différentes forces de la nature comprenant celles qui sont renfermées en l'homme. La contemplation du Gral, le cristal sacré, fait que les chevaliers s'abreuvent à la connaissance spirituelle; la lance d'acier — la puissance occulte — devient une arme pour subjuguier leurs ennemis, mais qui peut également se retourner contre eux lorsqu'elle tombe entre des mains perverses. Séparée de la connaissance occulte, qui ne tombe jamais en la possession des puissances mauvaises, elle perd sa sainteté, mais non pas sa force. Nous voyons en elle une analogie frappante avec tous les charmes magiques qui deviennent instruments de bien ou de mal, selon qu'ils sont maniés par les Élus ou par les Indignes, et encore faut-il que ceux-ci aient assez d'empire sur eux-mêmes pour pouvoir s'en rendre maître. La forme de la lance et la façon dont on s'en sert — la direction rectiligne — symbolisent parfaitement bien cette force dirigée contre un objet externe, tandis que le cristal fait converger en son centre intime tous les rayons de la lumière. Cette lance a plongé dans le corps du Christ, et c'est pour cela qu'elle ne sert plus qu'à des œuvres mystiques.

Pour conserver ces objets sacrés, Titurel a fait bâtir le temple du Gral, lequel, semblable à la mystérieuse salle des Rosecroix,

ne peut être découvert que par quelques choisis : « vous qui êtes arrivés à votre poste par des sentiers que le pêcheur ne saurait trouver, vous savez qu'aux purs seuls est accordé de se joindre à la fraternité que les saints mystères du Gral rendent forte pour les actes de salut. » Nous avons ici plus qu'une simple communauté de moines ou de prêtres : c'est, très distinctement, un corps d'occultistes, semblable au groupe de Mahatmas et de Chélas qu'on trouve en Orient. Autrement, pourquoi Klingsor, le Magicien noir, chercherait-il à entrer dans la fraternité ? En effet, il a fait des tentatives pour pénétrer dans le domaine du Gral, « vraiment, pour devenir un saint », comme dit Gurnemanz avec un sourire ironique au mot « saint », car il sait que les idées de sainteté de Klingsor n'allaient pas plus loin que l'apparence extérieure qu'il voulait se donner afin d'accroître sa puissance dans un but purement égoïste. Cependant, en s'unissant avec les mauvais esprits et les élémentaux, il est arrivé à connaître beaucoup de charmes occultes, ainsi que l'atteste la similitude qui existe entre le commencement de son thème magique et le *leitmotiv* de la Sainte-Cène ; l'altération de l'intention est indiquée par de légers changements dans les valeurs et les intervalles des notes. Il n'a pu réussir à atteindre la plénitude de la puissance ; c'est pourquoi il est toujours en guerre contre les adeptes à qui il voudrait ravir ce Gral, gardé avec un soin si jaloux. Il n'en connaît pas la vraie nature ; s'il la connaissait, il posséderait déjà le trésor, car, ainsi que Gurnemanz le dira à Parsifal franchissant le labyrinthe qu'il mène à l'arcane : « On ne peut pas dire cela ; mais si tu es choisis pour le servir tu en auras aussi la connaissance ». Klingsor incapable d'entrer dans la fraternité par manque d'abnégation, emploie la violence contre sa propre nature ; « il éteint l'esprit », il détruit son âme, et devient un être semblable à Margrave de la *Strange Story* de M. B. Lytton. Il rejette pour toujours toute pitié et tout remords, et acquiert ainsi une énorme quantité de puissance. « La rage a appris à Klingsor combien son acte de sacrifice honteux lui donnait de pouvoir pour la basse sorcellerie. » Comme le *kamarpupa*, ou les passions animales, il se ligue avec les mauvais esprits, il courbe les forces de la nature sous sa volonté, « il bâtit un château enchanté avec des jardins dont les fleurs s'épanouissent en femmes de beauté satanique ». C'est par ces moyens qu'il attire à leur destruction les chevaliers du Gral, ceux qui, oubliés de leurs hautes visées, s'embourbent dans la magie, poussés par la curiosité. Amfortas, leur chef, voulant mettre une fin à ces noirs artifices, fait une sortie contre la forteresse de Klingsor ; mais lui-même se laisse prendre aux filets, il oublie sa

mission, il s'attarde avec Kundry, la malheureuse créature que Klingsor fait servir malgré elle à ses terribles desseins. Le magicien noir lui vole la lance sacrée; comme un vampire, il lui suce sa volonté, et, l'ajoutant à la sienne, la retourne contre Amfortas qui, sans Gurnemanz, aurait péri sur place. Mais le fidèle chevalier, qui représente la *mémoire* de la sainteté passée, reconduit en sûreté dans le domaine du Gral, le Roi blessé et repentant. Telle est l'histoire d'Amfortas, l'occultiste, qui, par suite d'un développement trop rapide peut-être, a glissé hors du droit sentier et est tombé au pouvoir du Gardien du Seuil en conséquence de ses désirs, symbolisés par la lance, ou la volonté. Sa blessure ne peut être guérie que par une main étrangère; il faut qu'un Bouddha lui apprenne à nouveau le chemin du salut. C'est bien là le tableau de la race entière des mortels; façonnés à l'image des Dieux, contenant en eux des possibilités sans bornes et des réminiscences d'un état innocent, ils se laissent entraîner vers l'erreur par leurs passions; leur désir, en sa maturité, enfante la douleur comme fruit, une douleur que peuvent seuls apaiser la renoncia-tion de tous désirs, le rejet du soi inférieur et l'entrée sur le sentier où les objets terrestres ne sont plus des attaches.

Lorsque Kundry fait son entrée sur la scène tranquille, elle apporte à Amfortas un baume pour la blessure de la lance, « de plus loin que vous ne pouvez imaginer », dit-elle à Gurnemanz. Elle le doit à ses pouvoirs magiques, mais elle sait qu'il n'est d'aucune utilité pour guérir la blessure de l'homme intérieur, aussi refuse-t-elle les remerciements qu'on lui adresse, disant : « Quel bien peut-il produire ? » Le corps ne peut guérir l'âme.

Gurnemanz nous montre ensuite Amfortas prosterné, misérable, devant la châsse désolée, implorant un présage de guérison. Alors le Gral a des battements de lumière resplendissante, et la voie du salut est indiquée au malheureux avec la promesse du « fol à l'esprit pur qui SAURA par la compassion ». C'est là, comme je l'ai dit, le fait dominant du drame. C'est par la faculté intuitive de ressentir les maux et les afflictions du prochain que seront renversées des murailles de l'individualité, et c'est par cet abandon des poursuites égoïstes que les mystères de l'univers seront révélés. A peine Gurnemanz a-t-il terminé son récit, que Parsifal, le fol au cœur pur, se présente sur la scène avec le meurtre du cygne. Ici nous sommes en plein bouddhisme. La première chose qui fait naître la compassion dans l'esprit de Gautama Bouddha, est la vue du cygne ensanglanté, frappé par un de ses compagnons. Dans *Light of Asia* (1), le Prince parle ainsi :

(1) « *Light of Asia* » (La lumière de l'Asie) est un magnifique poème boudd-

« L'oiseau est à moi

Par droit de pitié et d'amour ;  
 Car, maintenant je sais, par ce qui remue en moi,  
 Que j'enseignerai la compassion aux hommes  
 Et que je serai l'interprète du monde qui ne parle pas ;  
 Je calmerai cette maudite mer de douleurs  
 Tout comme celle de l'homme. »

Pour les besoins du drame, Wagner fait commettre à Parsifal lui-même cet acte de destruction ; mais, comme pour le Boudha, c'est sa première leçon de sympathie, et c'est Gurnemanz, le *souveneur*, qui éveille ce sentiment dans le cœur du jeune héros dont l'être sera désormais imprégné de ce motif divin. La différence avec la pratique chrétienne est visible ; le Christ lui-même ordonna qu'on lui préparât l'agneau pascal à Jérusalem, et c'est dans la religion orientale que nous trouvons, bien marqué, ce principe qui rend sacrée la vie des animaux inférieurs à nous. Parsifal, questionné ensuite au sujet du lieu de sa naissance et de son père, dit : « Je ne sais pas », et lorsqu'on lui demande « Ton nom, alors ? » il fait cette réponse, grosse de sens : « J'en ai eu beaucoup, mais ils sont tous oubliés ». Wagner a voulu, par ces mots, graver en nos esprits l'idée des nombreuses incarnations antérieures de Parsifal. Il emploie les paroles qu'il prête à Tristan et à Iseulde lorsqu'ils décrivent leur état nirvanien, « *namelos* », sans nom. Ainsi Parsifal a eu de nombreuses existences, — toutes, toutes oubliées ! Mais il lui reste, profondément gravée dans son intuition, la grande leçon de la destinée qui s'ouvre devant lui, destinée bien supérieure à celle de la vie sauvage dans la forêt. S'il n'avait pas passé par d'autres incarnations humaines, on ne comprendrait pas qu'il eût développé en lui assez d'occultisme pour pouvoir marcher dans les sentiers où, seuls, les initiés peuvent s'engager. Tout son tempérament est intuition : intuition d'ordre élevé et d'une rapidité de progression immense. Il est appelé « le fol », comme dans les vieilles légendes, et aussi parce que Wagner veut insister sur ce point, que l'on n'approche pas des grandes vérités occultes par la voie intellectuelle, mais par la voie astrale ou intuitive. « Tu as caché ces choses aux sages et aux prudents, et tu les a révélées aux petits enfants » ; « Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre les sages ». Il y a, à ce sujet, un étrange jeu de mots, voulu très probablement, dans la promesse de Gral, déjà citée ; « *Durch Mitleid wissend der reine Thor* » ; le mot *Thor*, comme en beaucoup de formules oraculaires, a deux sens : au masculin, il signifie un « simple », un

diste écrit par M. Edwin Arnold. Il n'a pas été traduit en Français (F. K. G.).

« fol », et au neutre, il peut se traduire par « une porte » d'entrée (1). La personnalité est rejetée en même temps que le sexe, et l'individu devient alors une simple voie pour ses frères. Ainsi Wagner a probablement choisi ce mot pour représenter l'idée, qu'Amfortas et les chevaliers dégénérés du Gral ne trouveront qu'en Parsifal et son exemple l'entrée du chemin qui mène à la délivrance. Ce ne sont pas les facultés de la raison qui triomphent en Parsifal, car il est le *buddhi* : il sait, grâce à la sympathie et à l'intuition. Il en est de même de l'art et de la religion ; la pure logique ne fera jamais l'homme parfait, ni l'artiste achevé. C'est par la *dévotion* au but qu'on peut avoir celui-ci toujours devant les yeux et finir par l'atteindre.

Nous pouvons citer, comme ayant rapport au développement psychique de Parsifal, ces phrases de son premier récit : « Une fois, des hommes d'une splendeur éblouissante vinrent sur la lisière de la forêt. J'ai désiré leur ressembler ; ils ont souri, et sont partis au galop. » A la limite de l'existence matérielle, sur ces frontières qui séparent le connu de l'inconnu, des esprits supérieurs, les *Chohans*, lui étaient apparus et, semblables à l'étoile de Bethléem, lui avaient montré le chemin du Gralsberg. Ce fut la première lueur qu'il entrevit des hautes vérités spirituelles, dans cette vie présente ; il n'était pas encore capable de les apprécier complètement, mais de si précoces illuminations indiquaient quelqu'un dont le *harma* antérieur avait semé la bonne semence. Questionné sur son arc, il dit l'avoir taillé lui-même afin de chasser des bois les oiseaux sauvages. Toute sa science, alors, venait de l'intérieur, et son instinct le guidait contre les agents de mal ; il n'a pas encore goûté au fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, et c'est par naïveté qu'il a fait périr un des hôtes innocents du lieu saint. Gurnemanz, qui prévoit que son arrivée est de grande importance, lui demande encore ce qu'il sait, « car, dit-il, sûrement tu dois connaître quelque chose », et Parsifal lui parle de sa mère Herzleide. Il ne se souvient pas de son père ; de même que Maya, la mère de Gautama, de même que celle de Tristan, ainsi le père de Parsifal est mort à la naissance de son fils. Le nom Herzleide signifie « affliction du cœur » ; c'est bien là la mère de celui dont les actes devaient toujours être inspirés par la pitié. Comme nous l'apprend la philosophie orientale, « personne n'atteint Nirvana, s'il n'a pas senti la souffrance », et certainement que celui-là seul qui est le fils de l'affliction, sera ému profondément aux douleurs d'autrui.

(1) En Kabbale, nous avons les 50 *Portes* de l'Intelligence. Notre frère Papus nous les exposera dans un prochain numéro du *Lotus* (F. K. G.)

Mais la mère de Parsifal, craignant pour lui le sort arrivé à son seigneur, mit son fils à l'abri du soupçon même qu'il pût y avoir un autre monde en dehors du milieu tranquille où elle l'élevait ; de même, Souddhodâna éloigna tout objet affligeant des yeux de son fils Siddarthâ. Ce fut en vain ! la force acquise de son karma passé devait le forcer un jour ou l'autre à faire l'expérience des choses qu'on avait essayé de lui cacher ; c'est ainsi que l'arme forgée par lui-même lui ouvre le mystérieux domaine du Gral, tandis qu'il s'en sert pour poursuivre un tout autre objet.

Nous arrivons maintenant à la scène où Parsifal est introduit dans le Temple, par des sentiers que le pécheur ne peut découvrir, et nous trouvons ici une allusion profonde à l'état de l'âme sortant des conditions du temps et de l'espace : « Je me meus à peine, et pourtant j'imagine que je fais un long voyage », dit le jeune chéla, et Gurnemanz lui répond qu'ici le temps et l'espace sont intervertis. Ceci se rapporte certainement à la condition de ceux qui sont dans l'état astral ou approchant de celui de Nirvâna ; c'est également une application de la théorie de Kant et de Schopenhauer : le temps et l'espace ne sont que les formules avec lesquelles notre intellect mondien est forcé de travailler, ils n'appartiennent aucunement à la *chose en soi*. Après avoir passé par les couloirs rocheux et les labyrinthes obscurs, nous nous trouvons dans un temple magnifique où les styles oriental et occidental sont symboliquement mélangés. Toute la lumière vient d'un dôme central élevé, représentant la Connaissance divine qui seule règne dans ce saint lieu ; et, derrière l'autel, comme dans le temple des Rose-croix, est la chapelle où repose le corps mi-animé du vieux directeur, Titurel, dont la vie décroît lentement : il a bientôt terminé la période de son emprisonnement corporel, et, déjà à moitié dans le Nirvâna, il attend avec calme l'heure de la douce et paisible dissolution de son enveloppe grossière. Les tables sont dressées, comme chez les premiers chrétiens, pour l'agape d'amour, et tous attendent l'influence revivifiante de l'élévation du Gral. Mais Amfortas, « le seul pécheur parmi eux tous », est l'unique note discordante au milieu de cette scène de paix. Il redoute la vue du mystère, car celui-ci ne fait que rappeler plus fortement en son souvenir le tableau de sa chute momentanée, et, par son contraste, accentue le sentiment de sa culpabilité. Il ne peut pas se débarrasser de cette morsure de *désir* ; c'est toujours « Sehnen », en lui (1). Comme Kundry, il est tombé sous l'influence de Klingsor qui inocule à ses victimes ses propres tortures de désir. C'est pour

(1) *Sehnen* veut dire *désir* violent. (F. K. G.)

cela que la blessure d'Amfortas reste ouverte; s'il pouvait oublier ses désirs, il vivrait en paix. Le spectacle de cet homme malheureux, tourmenté par la sainteté même de son sacerdoce et poussant des cris de douleur devant les plus hauts symboles de sa foi, est un des plus dramatiques qui aient jamais été conçus par un poète. Mais il faut que le rite s'accomplisse, le Gral doit être dévoilé. La lumière céleste descend sur le vase sacré, et le précieux sang rutilé d'une clarté supraterrrestre. Alors, comme par enchantement, les vases du sacrifice tendus vers lui, se remplissent de vin, et les chevaliers s'abreuvent à cette liqueur purificatrice. Bien que cette cérémonie soit empruntée à l'église chrétienne, les rites brahmaniques nous en fournissent l'analogue dans la communion du Soma, cet élixir divin qui ravissait en extase ceux qui en buvaient. Pour en comprendre la signification profonde, il faut la considérer comme symbolisant la connaissance des grands mystères de l'univers, accordée à ceux qui, à un moment donné, ont fermé leur cœur à toute pensée terrestre, et dont toute la vie a été employée à sa poursuite, et à sa poursuite seule. Cette cérémonie nous offre plus que la signification exotérique de la messe, car les frères ne recherchent que le Gral, c'est au Gral seul qu'ils ont consacré leurs vies; pour lui, ils ont abandonné toute pensée personnelle, et pour arriver jusqu'à lui ils ont suivi deux voies, l'action et la contemplation. Et pourtant, il ne peut leur être révélé que par le ministère de leur Directeur. L'enseignement chrétien et l'enseignement brahmanique présentent la même doctrine sur ce point: pour chaque grade de chercheurs de la vérité, celle-ci ne peut parvenir qu'en passant par leur supérieur, qui, semblable à la lentille d'un microscope, rassemble les rayons de lumière qui, autrement, auraient été perdus pour eux; si la lentille est obscurcie, elle n'en concentrera pas moins la lumière, mais avec moins de pureté. Titurel vit toujours, c'est même grâce à sa présence que les merveilles du Gral peuvent avoir lieu, car c'est à son commandement que le Gral est retiré de sa châsse. Cette fois, il annonce que la lumière est plus brillante que d'ordinaire: l'influence du chef futur, Parsifal, s'est fait sentir, bien qu'il n'en ait pas eu connaissance lui-même. Le rite mystique accompli, les chevaliers élèvent leur hymne de fraternité: « Loyaux jusqu'à la mort, fermes au travail, chaque frère fidèle à son frère »; c'est le mot de passe de la fraternité universelle, fraternité où le maître de tous est aussi le serviteur de tous; et, en effet, Titurel a décrit les fonctions d'Amfortas comme un véritable service. Ce spectacle a été pour Parsifal sa seconde leçon de compassion; à la vue de la souffrance d'Amfortas, il s'est frappé la poitrine d'angoisse.

C'est ainsi, qu'à sa deuxième leçon de pitié, celle de la douleur humaine,

« Siddartha leva

Vers le ciel ses yeux brillants de larmes divines,  
 Ses yeux éclairés de la pitié du ciel pour la terre ;  
 Il promena son regard du ciel à la terre, de la terre au ciel,  
 Comme si son esprit, en ce vol solitaire, cherchait  
 Quelque lointaine vision unissant l'un et l'autre  
 — Vision perdue, passée, mais cherchable, mais déjà vue, déjà connue (1). »

Pendant Parsifal ne comprend pas encore le sens de la cérémonie. Il faut qu'il retourne dans le monde des épreuves !

Au second acte, le rideau s'ouvre sur le château magique de Klingsor. Le magicien est assis devant le cristal dans lequel il voit toutes les actions du monde; encore une pratique occulte commune à l'Orient et à l'Occident. En raison de l'infériorité de la nature de Kundry, il a le pouvoir de la forcer à venir l'aider dans son œuvre. Les choses se passent comme pour l'évocation de « l'ombre lumineuse » dans *Strange Story* (2) : la pâle forme de Kundry s'élève d'une vapeur bleuâtre, mais ce n'est pas elle, ainsi qu'on nous le fait clairement comprendre. Klingsor nous a donné un aperçu de sa véritable histoire lorsqu'il l'a appelée dans ses incantations, par les différents noms sous lesquels elle s'est fait connaître aux hommes à chaque incarnation : « Kundry, Gundryggia, Hérodias, Rose d'Enfer... et quoi encore ? » Gurnemanz a dit d'elle servant les chevaliers : « Elle vit ici maintenant, réincarnée peut-être, pour effacer les péchés de sa précédente existence ». La malheureuse femme est toujours en lutte avec sa propre nature placée entre les puissances du bien et du mal; « l'esprit est plein de vouloir, mais la chair est faible ». Ses aspirations vers une vie supérieure l'ont poussée à se mettre humblement au service des chevaliers du Gral, mais ses bas instincts, contre lesquels, nous l'avons vue lutter violemment au premier acte, lorsqu'elle tombe dans le sommeil magnétique, sont toujours prédominants par suite de son karma passé. Chez elle, le karma semble agir par explosions, pour ainsi dire, alternant avec des périodes de repos et de repentance. Détail significatif, Gurnemanz nous a dit que Titurel avait trouvé la malheureuse « endormie et comme morte » sur le terrain même de l'enclos du Gral, au moment où il le consacrait; mais lui, le bon vieux fondateur, comprit ce que voulait dire cette présence, il savait que tant que

(1) *Light of Asia*, par Edw. Arnold (F. K. G.).

(2) Roman de Bulwer Lytton, déjà signalé (F. K. G.).

les chevaliers évoluaient leurs incarnations, le danger de la chute était toujours menaçant, même dans une communauté comme la leur. Gurnemanz la retrouva encore lorsqu'Amfortas eut glissé hors du sentier de la pureté, et sa présence au milieu des chevaliers doit nous faire entendre qu'ils n'étaient pas encore complètement débarrassés des passions terrestres. Cela n'arrivera qu'avec la fin de la mission de Parsifal. Klingsor l'a donc évoquée afin de corrompre « le fol ». Toute cette scène, musique et dialogue, est remplie d'une furie diabolique, et l'on ne peut s'empêcher de frissonner en l'écoutant. La pauvre âme se tord de douleur en présence de l'acte horrible qu'on veut lui faire accomplir, et il lui est impossible de refuser. « Désir, désir ! » gémit-elle comme Amfortas. C'est sa malédiction. « Je ne veux pas ! » dit-elle. — « Eh bien, tu voudras, car il le faut ! » répond Klingsor. — « Tu ne peux pas m'y contraindre. » — « Ah ! je saurai bien te dompter ! » Ses volitions inférieures sont plus fortes que ses aspirations supérieures, il le sait. Lorsqu'elle crie rédemption, il lui répond : « Celui-là seul qui te dédaigne te donne la liberté » ; ce qui veut dire que la purification du corps n'a lieu que lorsqu'on en refuse les attaches. Mais il faut qu'elle aille à son ouvrage !

La tour disparaît, et nous assistons à la scène de la tentation de Parsifal. Le jeune homme est là, sur le rempart ; il regarde le plus beau spectacle qui ait jamais fait succomber un homme au plaisir : les fleurs les plus ravissantes, les femmes les plus jeunes et les plus délicieuses. C'est la garde avancée des tentatrices de Klingsor, les *Zaubermaedchen* ; elles se pressent de toutes parts, elles entourent Parsifal. Elles représentent les plaisirs mondains, innocents en eux-mêmes, purs enfantillages, mais fatals à ceux qui leur livrent toute leur âme. Pour arriver aux belles filles, Parsifal doit exterminer leurs possesseurs ; c'est la vieille, vieille histoire de la course aux plaisirs et aux richesses, où chaque homme est prêt à sacrifier son semblable pour atteindre à l'objet poursuivi. Elles montrent bien leur nature fugace, leur impuissance devant qui sait leur résister, lorsqu'elles disent : « Si tu ne veux pas nous donner ton amour et ton cœur, nous nous fanerons et nous mourrons ». Pour s'être arrêté rien qu'un instant à folâtrer avec elles, il faudra qu'il voyage péniblement pendant des années, avant de pouvoir rencontrer le chemin du Gralsberg. Mais il ne trouve pas de charmes durables en elles, et comme il les dédaigne, elles l'injurient, et, jusqu'en leur retraite, lui décochent la flèche du ridicule. Il rejette ces chaînes, sous l'influence d'une passion plus forte que lui inspire la vue de Kundry, resplendissante d'une beauté surnaturelle. Elle l'appelle par son nom, et aussitôt dispa-

rait jusqu'au souvenir des plaisirs entrevus. « N'ai-je fait que rêver tout cela? » dit-il. Dans *Light of Asia* d'Edwin Arnold, nous trouvons une description presque identique, de la tentation de Bouddha :

« C'est ainsi qu'elles chantaient, avec une douce ondulation de mains invitenses,  
Les yeux allumés de flammes d'amour, de sourires provocateurs.

Jamais œil ne fut charmé de tant de grâces :

Groupe par groupe, ces danseuses-de-minuit venaient

Frôler l'arbre, — chacune plus appétissante que la précédente, —

Murmurant : « O, grand Siddartha! je suis à toi.

Goûte à mes lèvres, et tu verras si la jeunesse est bonne! »

Et, comme rien ne pouvait troubler l'esprit de notre maître,

Voici que Kama balança son arc magique, et voyez!

L'essaim des danseuses s'entr'ouvre, une forme

Les éclipsant toutes s'avance, superbe. »

Le léger tissu des plantes enlacées se soulève, et Kundry apparaît. Ce passage du drame nous montre Kundry sous son plus mauvais jour. Elle voudrait bien, en évoquant à l'esprit de Parsifal le portrait d'Herzeleide, lui inspirer de l'amour; le jeune héros est innocent, elle le sait et n'ignore pas qu'en lui présentant l'image de l'affection pure, elle mettra le trouble en son cerveau et pourra ensuite substituer à cet idéal un autre de nature inférieure. Elle raconte à Parsifal sa naissance, les craintes de sa mère, ce qu'elle a souffert pour lui et comment elle est morte complètement isolée. Son récit cependant nous apprend que c'est seulement pendant que le jeune Parsifal dormait ou était absent que Herzeleide ressentit le *Sehnen*, ce « désir » qu'il a mission d'aller seul apaiser pour tous les hommes. La mort de la pauvre femme arriva au moment où il éprouva les premiers mouvements de la compassion, ce qui s'accorde parfaitement avec son rôle de destructeur futur de la souffrance et du désir. Ce sentiment de sympathie fait disparaître en l'homme ses propres peines personnelles. Ainsi donc, Herzeleide, le seul lien qui l'attachait à la chair, est morte. Désormais, le thème musical associé jusqu'ici à l'idée de sa mère est supprimé et fait place à un *leitmotiv* plus court et d'une application plus universelle. Son cœur souffrira maintenant pour les autres; aussi, voyons-nous ce *leitmotiv* jouer un rôle important dans l'agonie d'Amfortas, au dernier acte; Amfortas pour qui il doit ressentir la plus forte sympathie, comme représentant l'infortune humaine la plus tragique. Kundry alors se penche sur lui et lui donne le baiser de Judas. Elle voulait, avec ce baiser, empoisonner la source de sa pureté. Pour lui, c'est le fruit de

l'arbre de la science du bien et du mal, car il bondit, tout frissonnant, en poussant le cri : « Amfortas ! » Le contact momentané du désir coupable lui a dévoilé toute l'histoire de la chute d'Amfortas. On ne lui avait pas soufflé un mot de la cause de la souffrance royale, mais maintenant qu'il a touché la cause elle-même et qu'il est en rapport avec le vieux chef dévoyé, il aperçoit toute la scène dans la lumière astrale. Le *Durch Mitleid wissend* est accompli, il sait par la compassion ; ce n'est plus un enfant, c'est le rédempteur conscient de sa race. Il entend encore les lamentations de la fraternité pleurant la gloire obscurcie du Gral ; le cri du Saint des Saints lui-même parvient à son oreille : « Sauve-moi et rachète-moi des mains souillées de péché ; » le dernier voile est arraché de ses yeux, et il tombe à genoux, implorant son pardon, pour avoir abandonné la recherche de la science divine, au milieu d'aventures puérides.

Mais ce n'est pas ainsi qu'on se débarrasse de Kundry quand elle est sous le charme de Klingsor ; les artifices avec lesquels elle a enchaîné Amfortas n'auraient pas prise sur son héritier spirituel ! Le corps essaie de reprendre ses droits. Puisque Parsifal doit ressentir les souffrances des autres, eh bien, qu'il ressente les siennes, à elle ! ou plutôt, ainsi que l'indique le sens profond du rôle, les siennes, à lui. Alors, elle rappelle sa carrière passée et la malédiction qui pèse sur elle depuis longtemps. Dans une précédente incarnation, elle a ri à la vue du Sauveur crucifié ! Pour cet horrible blasphème, elle est condamnée à passer « de monde en monde » à sa recherche ; parfois, elle aperçoit son regard sur elle, « alors revient le mauvais rire ». C'est la malédiction du corps, du matérialisme qui ricane à l'idée même d'une âme ; au bout de chaque investigation, il ne trouve que son horrible grimace. Elle prétend que c'est sa science matérielle et non pas la vision que cette science donne de la lugubre histoire des âmes qu'elle a perdues, qui a rendu Parsifal clairvoyant (*hell-sichtig*). « Poursuis-la donc, dit-elle, et tu seras comme un Dieu ; fais-la servir au rachat du monde et laisse le pauvre corps à sa malédiction. » La tentatrice sait parler admirablement le langage hypocrite de l'école matérialiste du jour ; elle change son point d'attaque, essayant maintenant de frapper le côté émotionnel et intellectuel. Mais en vain. Parsifal lui dit : « Si tu peux me montrer à guérir le cœur affligé de mon prochain, alors je t'apporte à toi aussi la rédemption ». Elle ne le veut pas et ne le peut pas ; que le Seigneur reporte sa compassion sur elle, c'est tout ce qu'elle demande. Et, comme il ne veut pas retarder plus longtemps sa sainte mission, elle invoque les pouvoirs magiques. Klingsor

apparaît et essaie d'exterminer cet adversaire dangereux pour sa puissance, en dirigeant contre lui la lance sacrée. Mais l'arme ne peut rien contre la pureté du cœur, même entre les mains d'un magicien aussi terrible ; Parsifal fait le signe mystique de la croix avec la lance qui s'est arrêtée, et le château de Klingsor s'évanouit en même temps que sa puissance. Parsifal remet la lance au service de l'occultisme saint ; la magie blanche a vaincu la magie noire. La lance représentant, sous un de ses aspects, la volonté, nous voyons ici cette volonté arrachée violemment aux passions animales concentrées en Klingsor, les passions sont terrassées et elle devient la propriété de l'âme spirituelle qu'incarne Parsifal.

Dans cet acte, Parsifal a atteint le point culminant de sa carrière. D'un seul effort courageux, l'homme, sympathisant avec les souffrances d'Amfortas, a rejeté hors de lui toutes les passions égoïstes, et la pleine signification mystique du drame apparaît clairement. L'homme ne peut ressentir à l'égal des siennes les souffrances corporelles, intellectuelles et spirituelles de ses semblables, deviner jusqu'à la cause de leurs peines dissimulées, tant que ne sont pas pleinement éveillés en lui ces pouvoirs de la conscience supérieure qui dorment en nous tous, bien que chez quelques-uns ils soient faiblement actifs. Ce n'est pas seulement se détacher des liens de la partie inférieure de l'être, c'est encore briser les barrières de l'individualité qui séparent l'homme de l'homme. Cependant, le contact de Parsifal avec ce matérialisme a donné une force temporaire à l'imprécation de Kundry contre lui : « Erreur ! égarement ! Mon fidèle compagnon, je le remets entre tes mains ! »

Au troisième acte, nous retrouvons Gurnemanz devenu ermite. La fraternité des chevaliers semble avoir perdu sa vitalité, car la sainte vision leur est refusée, ainsi l'a voulu l'égoïsme prohibitif de leur roi Amfortas. Titurel est mort, et chaque chevalier a suivi sa propre voie. Ils ont essayé d'entretenir leur puissance mystique par la pratique de l'ascétisme, et se sont séparés les uns des autres. « *Kräuter und Wurzeln findet ein jeder sich selbst* », chacun cherche des herbes et des racines pour sa nourriture ; comme dit Gurnemanz, ils ont été à l'école de la création muette. Les règnes inférieurs de la nature ne leur ont cependant pas appris la bonne leçon, car où cela a-t-il mené la *Ritterschaft* ? (1) A rien de grandiose. Ils passaient leur temps à fuir le péché mortel, chacun pour soi, pendant que leur seigneur et leur ministre suprême s'affaiblissaient graduellement, privés de la nourriture

(1) La corporation des chevaliers (F. K. G.).

d'en haut. Ce n'est pas que la pratique du végétarisme ne soit en elle-même un bon adjuvant pour ceux qui veulent mener une vie sainte ; c'est le but pour lequel ils ont suivi cette voie, qui est mauvais. Pendant que chacun travaille à conserver sa propre sainteté, personne ne s'occupe des intérêts de l'ensemble. Wagner nous dit qu'ils sont également privés de chef et de courage. « Il ne leur arrive plus de message lointain ni d'appel à la guerre sainte ». Ici encore, nous avons la doctrine déjà indiquée : les efforts que fait l'individu isolé pour son propre salut ne servent de rien, même pour cela.

Mais la période léthargique touche à sa fin. Voici le lieu désolé où Gurnemanz retrouve, une fois de plus, le corps presque inanimé de Kundry ; dans ce drame, partout où est Kundry, nous voyons paraître Parsifal. Ces deux personnages ont des rapports étroits ensemble, bien que ce soit les rapports des pôles opposés : la matière et l'esprit. C'est Kundry seule qui savait l'histoire de Parsifal, c'est elle qui a parlé aux chevaliers de lui, de sa famille et de la mort de sa mère. On peut la considérer comme son *lower self* (2) et c'est elle qui représente toujours les choses corporelles. C'est par elle et son maître Klingsor qu'Amfortas a été blessé ; c'est elle qui prend soin de la blessure matérielle, apporte le baume et commande les bains. Dans cet acte, elle n'a qu'une parole : *Dienen, Dienen*, servir. Elle tire l'eau du puits, et, semblable à Magdeleine, lave les pieds du Rédempteur, puis présente l'huile qui doit oindre le front de Parsifal. Dans sa fameuse lutte avec le héros, elle lui promettait comme récompense « le corps et la vie ». Toujours le corps ! Tandis qu'il a accompli son dur et long pèlerinage, elle aussi a dû passer par de terribles épreuves de purification, car son maintien est complètement changé. Ce n'est plus la sauvage sorcière du premier acte, ni l'éblouissante enchantresse du second ; l'influence fatale de Klingsor est rompue ; maintenant elle est douce et humble. Les paroles sarcastiques de Klingsor se sont réalisées : « Celui qui te dédaigne te libère. » Le corps s'est purifié en même temps que l'esprit.

A peine s'est-elle montrée à notre vue que, revêtu d'une noire armure, Parsifal s'avance solennellement, la sainte lance au côté. Durant de longues années, il a erré, sans aide, à travers un monde d'épreuves et de tentations ; ainsi le voulait le karma de ses actions passées, mais, comme tout karma, celui-ci fut l'instrument de son bien ; il lui fallait achever de se purifier lui-même avant d'obtenir le pouvoir d'aider les autres. Tant qu'il restait un peu de maté-

(2) « Partie inférieure de son être » (F. K. G.).

rialité en lui, il n'était pas encore prêt à remplir sa grande mission. De même que le chéla, muni des quelques notions paradoxales qu'il a reçues, doit trouver la vérité par lui-même, et, s'il ne le peut, est rejeté comme incapable, ainsi, Parsifal avait à découvrir seul le sentier. Il n'a pas osé se servir de la lance pour se défendre, afin de ne pas la profaner; ce qui veut dire que les pouvoirs spirituels ne doivent pas être employés à des objets personnels. Pour le bien du prochain, oui, mais pour soi-même, non; car le caractère sacré de l'occultiste ferait insensiblement place à celui du magicien noir.

Mais la délivrance approche. Gurnemanz, qui, comme représentant l'intellect humain, a servi Amfortas, la *volonté* souveraine, accomplit à présent l'initiation finale, en baptisant Parsifal; il lui rend hommage et salue son entrée au service du *Buddhi*, de l'âme spirituelle. Aussitôt, Parsifal trouve un nouveau langage à la nature; le voile qui s'était levé précédemment, lui montrant la race humaine, se déchire complètement, et il aperçoit qu'il ne fait qu'un avec les autres règnes de la nature. Siegfried, après avoir goûté au sang du dragon, comprit le langage des oiseaux; de même, Parsifal sent maintenant le lien qui l'unit au monde des plantes et des fleurs. « Combien est doux, à présent, le parfum des enfants de la prairie; avec quelle tendresse ils me parlent », dit-il. C'est le vendredi saint, et en ce jour de l'émancipation de l'homme, les autres êtres de la nature passent aussi dans un état supérieur; ils s'identifient avec lui pour ainsi dire. Ils ne peuvent pas voir les vérités suprêmes, mais eux, la création d'en bas, ils lèvent leur regard vers l'homme, et montent d'un degré sur l'échelle ascendante de la matière vivante. Au point de vue de l'homme lui-même, c'est également le « *Tat twam asi* », le « tu es cela ». Il a le sentiment que lui et l'univers ne sont qu'un même être. Celui qui effectue l'initiation est Gurnemanz, que nous avons toujours vu remplir le rôle de *chroniqueur*; peut-être n'y a-t-il pas là qu'un simple hasard, car dans les fragments posthumes des écrits de Wagner, rédigés vers cette date, nous lisons ces lignes bien suggestives: « La religion et l'art ne sont que les rudiments d'une éducation *antérieure* ». Gurnemanz rappelle donc à Parsifal le souvenir de son union primitive avec l'univers; et, ici, se trouve une remarquable coïncidence: s'il faut en croire les enseignements ésotériques, juste au moment d'atteindre le nirvâna, toutes les existences passées se présentent devant l'esprit de l'individu. Ainsi, Gurnemanz, représentant l'intellect humain, et spécialement la faculté de la mémoire, est bien le personnage qui doit accomplir le premier acte de l'émancipation

finale. Bien que Wagner n'ait présenté à la vision de Parsifal qu'une phase de ses existences, en choisissant celle de l'incarnation végétale, à laquelle on s'attend le moins, il produit une grande impression sur l'imagination de son auditoire.

Nous voici encore une fois dans le Temple du Gral, où règne un deuil solennel. Le corps astral, représenté par Titurel, est mort; le principe vital, concentré dans Amfortas, est prêt lui-même à se dissoudre, trop longtemps séparé de son essence, la Lance sainte, et la tragédie va bientôt s'achever. Mais Parsifal entre, accompagné de Kundry et de Gurnemanz; les six principes généralement connus sont réunis, à l'exception du quatrième, les passions animales, que symbolise Klingsor. Kundry, c'est-à-dire le premier, *rupa* ou le corps, avec des traces du quatrième, le *hama rupa* ou âme animale; Amfortas, le second, *prana* ou le principe vital, dont l'expression la plus marquante est la sainte lance que Titurel, le troisième, le *linga sharira* ou corps astral lui avait spécialement confiée avant sa chute; Gurnemanz, le cinquième, le *manas* ou l'âme humaine, et, enfin, Parsifal, le sixième, le *buddhi* ou l'âme spirituelle. Le plus haut de tous est encore à venir, bien qu'il soit latent au milieu d'eux, et nous avons vu le culte de sa mémoire mystiquement célébré dans la scène du Temple, au premier acte.

C'est alors que nous entendons les terribles lamentations d'Amfortas dont l'âme tout entière semble se fendre de douleur et de repentance, tandis que le *motif* de Klingsor, l'âme animale, résonne de nouveau à travers l'édifice sacré. Parsifal approche; l'orchestre accompagne sa marche par le thème du Gral lui-même, dont la correspondance avec le *buddhi* est ainsi mise en évidence: le *buddhi*, cette connaissance absolue, intuitive, qui ne vient pas de la science des livres ni de l'expérience acquise sur le plan de la matière. Il rétablit l'intégrité d'Amfortas en le touchant avec la lance, réunissant de la sorte la lance au Gral; la puissance occulte et la science occulte, Zanon et Mejnour sont unifiés pour ne plus jamais se séparer. Alors le corps est dissous, car Kundry que Parsifal, après son initiation finale, avait purifiée de ses propres mains, par le baptême, tombe inanimée devant l'autel. Le Gral resplendit d'une lumière divine, pendant que Titurel, soulevé sur son cercueil, fait le signe de la bénédiction, et que, lentement, descend la *Sainte Colombe* (1), dernier anneau de la chaîne septennaire.

(1) Ce fut aussi la Colombe qui prit les rênes de soie de la barque de Lohengrin, lorsque, ayant accompli son existence terrestre, il retourna dans les royaumes supérieurs.

C'est l'Atmâ, l'Esprit divin, le seul, le suprême principe désormais, qui fond tous les autres en cette union harmonieuse qui se perd dans le Nirvâna. Jamais aucune scène n'a produit un aussi miraculeux effet sur les spectateurs que cette Colombe d'une blancheur de neige qui descend dans un flot de lumière, à mesure que les rideaux se referment doucement, au milieu du silence le plus religieux. Il semble qu'ils sont ravis eux-mêmes au septième ciel et que toutes les misères du corps restent en bas.

Le symbolisme de ce drame a fait de nombreux emprunts aux rites de l'Eglise chrétienne ; cela était absolument nécessaire pour pouvoir exercer une influence religieuse et mystique sur un auditoire habitué à ces rites. Si les compatriotes de Wagner avaient été des mahométans, des bouddhistes ou d'anciens hellènes, il eût coulé son drame dans un moule ayant la forme de leur culte ; car il faut bien adopter un langage, un idiome particulier pour faire un discours intelligible, tant que la langue et que le culte universels se seront pas proclamés. Il considérait ces symboles comme de pures formes ne touchant en rien à l'essence vitale de la vraie religion ; ceci ressort clairement d'un fragment qu'il écrivit vers la fin de sa vie : « Par le nom de Dieu, dit-il, l'homme cherche à représenter cet Etre qui, n'étant pas sujet aux souffrances du monde, domine le monde ; c'est maintenant Jésus qui conquiert le monde » ; et auprès du mot Jésus, il met entre parenthèses *Bouddha*.

Cet article a pris malgré moi des proportions auxquelles je ne songeais pas lorsque je l'ai commencé ; cependant je crois devoir ajouter quelques remarques ; on m'excusera d'autant plus qu'elles ne sont pas de moi. Ayant posé deux ou trois questions, par lettre, à une dame qui avait connu très intimement le compositeur pendant les trente dernières années de sa vie, j'en reçus les lignes suivantes : « Richard Wagner était en principe un végétarien. Il n'abandonna cependant jamais complètement le régime carné, bien que dans les deux dernières années de sa vie il prit de moins en moins de viande. Il est parfaitement vrai qu'il a esquissé le plan d'un drame musical bouddhiste ; l'esquisse seule nous reste. Le MAITRE, au moment de sa mort à Venise, étudiait l'ouvrage du D<sup>r</sup> Hermann Oldenberg sur Bouddha. » Pour finir, deux citations applicables à Wagner, tirées d'auteurs dont les ouvrages respirent la spiritualité la plus élevée. Nous prenons l'une dans *Romance of Two Worlds* de Miss Corelli : « Un de ces génies que le monde paie avec le ridicule et le mépris. Il n'y a pas de sort plus enviable. Accomplir quelque chose qui surpasse la compréhension humaine, c'est de la grandeur. Avoir la sérénité

sublime du Christ dieu-homme et consentir à être crucifié par un monde railleur qui devait plus tard être civilisé et dominé par ses enseignements, quoi de plus glorieux? » Le second extrait est emprunté à *Modern Painters* de Ruskin ; dans cet ouvrage, l'auteur parlant de Turner semble broser le portrait du Maître allemand : « Et, ici ou là, une fois dans un couple de siècles, un homme se lèvera au-dessus de la clarté et deviendra obscur par excès de lumière. Les grands hommes, s'ils veulent être les plus grands, doivent lutter d'évidence jusqu'à l'incompréhensible. Cherchant toujours à parler avec la plus parfaite lucidité, équilibrant chaque mot par un autre mot, n'en gaspillant aucun, le grand orateur ou le grand écrivain travaille d'abord dans l'intelligible ; puis, à mesure qu'il atteint aux sujets élevés, à l'expression de plus en plus concentrée, de plus en plus merveilleuse, son style devient ambigu — à la manière dont le Dante est ambigu — et chaque mot émane de son centre rayonnant des sens multiples qui causeront plus d'une discussion parmi les critiques à venir. Mais ce n'est pas là l'incohérence de l'homme ivre ; ceux qui le pensent ne donnent pas une haute opinion de leurs facultés pen-  
santes. »

Voici enfin une pensée tirée des dernières œuvres en prose de R. Wagner : « L'œuvre d'art de l'avenir est pour qui sort du rêve du présent. Celui que le douloureux aiguillon de ce songe ne rappelle pas à la réalité, laissez-le rêver ! JE TRAVAILLE POUR CEUX QUI S'ÉVEILLENT. »

D<sup>r</sup> WM. ASTON ELLIS (M. S. T.).

## PARTIE LITTÉRAIRE

### LE COMTE DE GABALIS

par l'abbé de Villars (suite)

— Vous raisonnez fort juste, Monsieur, lui dis-je, ravi de voir en effet qu'il parlait de fort bon sens, et espérant que sa folie ne serait pas un mal incurable, Dieu veuille que....

— Plutarque, si solide d'ailleurs, continua-t-il en m'interrompant, fait pitié dans son dialogue pourquoi les Oracles ont cessé. Il se fait objecter des choses convaincantes qu'il ne résout

point. Que ne répond-il donc à ce qu'on lui dit, que si c'est l'exhalaison qui fait ce transport, tous ceux qui approchent du Trépied fatidique seraient saisis de l'enthousiasme, et non pas une seule fille, encore faut-il qu'elle soit vierge. Mais comment cette vapeur peut-elle articuler des voix par le ventre? De plus, cette exhalaison est une cause naturelle et nécessaire qui doit faire son effet régulièrement et toujours; pourquoi cette fille n'est-elle agitée que quand on la consulte? Et ce qui presse le plus, pourquoi la terre a-t-elle cessé de pousser ainsi des vapeurs divines? Est-elle moins terre qu'elle n'était? Reçoit-elle d'autres influences? A-t-elle d'autres mers et d'autres fleuves? Qui donc a ainsi bouché ses pores et changé sa nature?

J'admire Pomponace, Lucile et les autres libertins d'avoir pris l'idée de Plutarque et d'avoir abandonné la manière dont il s'explique. Il avait parlé plus judicieusement que Cicéron et Aristote, comme il était homme de fort bon sens; et ne sachant que conclure de tous ces Oracles, après une ennuyeuse irrésolution, il s'était fixé que cette exhalaison qu'il croyait qui sortait de la terre, était un esprit très divin: ainsi il attribuait à la divinité ces mouvements et ces lumières extraordinaires des Prêtresses d'Apollon. *Cette vapeur divinatrice est, dit-il, une haleine et un esprit très divin et très saint.* Pomponace, Lucile et les Athées modernes ne s'accrochent pas de ces façons de parler qui supposent la divinité. Ces exhalaisons, disent-ils, étaient de la nature des vapeurs qui infestent les Atrabilaires, lesquels parlent des langues qu'ils n'entendent pas. Mais Fernel réfute assez bien ces impies, en prouvant que la bile qui est une humeur peccante ne peut causer cette diversité de langues qui est un des plus merveilleux effets de la considération et une expression artificielle de nos pensées. Il a pourtant décidé la chose imparfaitement, quand il a souscrit à Psellus et à tous ceux qui n'ont pas pénétré assez avant dans notre sainte Philosophie. Ne sachant où prendre les causes de ces effets si surprenants, il a fait comme les femmes et les Moines, et les a attribués au Démon.

— A qui faudra-t-il donc les attribuer? lui dis-je; il y a longtemps que j'attends ce secret Cabalistique.

— Plutarque même l'a très bien marqué, me dit-il, et il eût bien fait de s'en tenir là. Cette manière irrégulière de s'expliquer par un organe indécent n'étant pas assez grave et assez digne de Majesté des Dieux, dit ce Païen, et ce que les Oracles disaient, surpassant aussi les forces de l'âme de l'homme, ceux-là ont rendu un grand service à la Philosophie, qui ont établi des créatures mortelles entre les Dieux et l'homme, auxquelles on peut rappor-

ter tout ce qui surpasse la faiblesse humaine et qui n'approche pas de la grandeur divine.

Cette opinion est de toute l'ancienne Philosophie. Les Platoniciens et les Pythagoriciens l'avaient prise des Egyptiens, et ceux-ci de Joseph le Sauveur et des Hébreux qui habitèrent en Egypte avant le passage de la mer Rouge. Les Hébreux appelaient ces substances qui sont entre l'Ange et l'homme, *Sadaim*, et les Grecs, transposant les syllabes et n'ajoutant qu'une lettre, les ont appelés *Daimonas*. Ces Démons sont chez les anciens Philosophes une gent aérienne, dominante sur les éléments, mortelle, engendrante, méconnue dans ce siècle par ceux qui recherchent peu la vérité dans son ancienne demeure, c'est-à-dire dans la Cabale et dans la Théologie des Hébreux, lesquels avaient par devers eux l'art d'entretenir cette Nation aérienne et de converser avec tous ces habitants de l'air.

— Vous voilà, je pense, encore revenu à vos Sylphes, Monsieur, interrompis-je.

— Oui, mon fils, continua-t-il. Le Theraphim des Juifs n'était que la cérémonie qu'il fallait observer pour ce commerce ; et ce Juif Michas qui se plaint dans le Livre des Juges, qu'on lui a enlevé ses Dieux, ne pleure que la perte de la petite Statue dans laquelle les Sylphes l'entretenaient. Les Dieux que Rachel déroba à son père étaient encore un Theraphim. Michas ni Liban ne sont pas repris d'idolâtrie, et Jacob n'eut en garde de vivre quatorze ans avec un Idolâtre ni d'en épouser la fille ; ce n'était qu'un commerce de Sylphes, et nous savons par tradition que la Synagogue tenait ce commerce permis, et que l'idole de la femme de David n'était que le Téphim à la faveur duquel elle entretenait les peuples élémentaires ; car vous jugez bien que le Prophète du cœur de Dieu n'eût pas souffert l'idolâtrie dans sa maison.

Ces Nations élémentaires, tant que Dieu négligea le salut du monde en punition du premier péché, prenaient plaisir à expliquer aux hommes dans les Oracles ce qu'elles savaient de Dieu, à leur montrer à vivre moralement, à leur donner des conseils très sages et très utiles, tels qu'on en voit un grand nombre chez Plutarque et dans tous les Historiens. Dès que Dieu prit pitié du monde et voulut devenir lui-même son Docteur, ces petits maîtres se retirèrent. De là vint le silence des Oracles.

— Il résulte donc, de tout votre discours, Monsieur, repartis-je, qu'il y a eu assurément des Oracles, et que c'était les Sylphes qui les rendaient, et qui les rendent même tous les jours dans des verres ou dans des miroirs.

— Les Sylphes ou les Salamandres, les Gnômes ou les Ondiens, reprit le Comte.

— Si cela est, Monsieur, répliquai-je, tous vos peuples élémentaires sont bien malhonnêtes gens.

— Pourquoi donc ? dit-il.

— Hé ! peut-on rien voir de plus fripon, poursuivis-je, que toutes ces réponses à double sens qu'ils donnaient toujours.

— Toujours, reprit-il. Ha ! non pas toujours. Cette Sylphide qui apparut à ce Romain en Asie et qui lui prédit qu'il y reviendrait un jour avec la dignité de Proconsul, parlait-elle bien obscurément ? Et Tacite ne dit-il pas que la chose arriva comme elle avait été prédite ? Cette inscription et ces Statues fameuses dans l'Histoire d'Espagne, qui apprirent au malheureux Roi Rodrigues que sa curiosité et son incontinence seraient punies par des hommes habillés et armés de même qu'elles l'étaient, et que ces hommes noirs s'empareraient de l'Espagne et y régneraient longtemps, tout cela pouvait-il être plus clair, et l'événement ne le justifia-t-il pas l'année même ? Les Mores ne vinrent-ils pas détrôner ce roi efféminé ? Vous en savez l'histoire, et vous voyez bien que le Diable, qui depuis le règne du Messie ne dispose pas des empires, n'a pas pu être auteur de cet Oracle, et que ça été assurément quelque grand Cabaliste qui l'avait appris de quelque Salamandre des plus savants. Car comme les Salamandres aiment fort la chasteté, ils nous apprennent volontiers les malheurs qui doivent arriver au monde par le défaut de cette vertu.

— Mais, Monsieur, lui dis-je, trouvez-vous bien chaste et bien digne de la pudeur Cabalistique cet Organe hétéroclite dont ils se servaient pour prêcher leur Morale ?

— Ah ! pour cette fois, dit le Comte en riant, vous avez l'imagination blessée et vous ne voyez pas la raison physique qui fait que le Salamandre enflammé se plait naturellement dans les lieux les plus ignés et est attiré par.....

— J'entends, j'entends, interrompis-je, ce n'est pas la peine de vous expliquer plus au long.

— Quant à l'obscurité de quelques Oracles, poursuivit-il sérieusement, que vous appelez friponnerie, les ténèbres ne sont-elles pas l'habit ordinaire de la vérité ? Dieu ne se plait-il pas à se cacher de leur voile sombre, et l'Oracle continuel qu'il a laissé à ses enfants, la divine Ecriture n'est-elle pas enveloppée d'une adorable obscurité qui confond et fait égarer les superbes autant que la lumière guide les humbles ?

Si vous n'avez que cette difficulté, mon fils, je ne vous conseille pas de différer d'entrer en commerce avec les peuples élémentaires ; vous les trouverez très honnêtes gens, savants, bienfaisants, craignant Dieu. Je suis d'avis que vous commenciez par les

Salamandres, car vous avez un mars au haut du Ciel dans votre figure ; ce qui veut dire qu'il y a bien du feu dans toutes vos actions. Et pour le Mariage, je suis d'avis que vous preniez une Sylphide ; vous serez plus heureux avec elle qu'avec les autres ; car vous avez Jupiter à la pointe de votre ascendant que Vénus regarde d'un sextil. Or Jupiter préside à l'air et aux peuples de l'air. Toutefois il faut consulter votre cœur là-dessus ; car comme vous verrez un jour, c'est par les astres intérieurs que le Sage se gouverne, et les astres du Ciel extérieur ne servent qu'à lui faire connaître plus sûrement les aspects des astres du Ciel intérieur qui est en chaque créature. Ainsi, c'est à vous à me dire maintenant quelle est votre inclination, afin que nous procédions à votre alliance avec les peuples élémentaires qui vous plairont le mieux.

— Monsieur, répondis-je, cette affaire demande, à mon avis, un peu de consultation.

— Je vous estime de cette réponse, me dit-il, mettant la main sur mon épaule. Consultez mûrement cette affaire, surtout avec celui qui se nomme par excellence l'Ange du grand Conseil. Allez vous mettre en prière, et j'irai demain chez vous à deux heures après-midi. »

Nous revînmes à Paris. Je le remis, durant le chemin, sur le discours contre les Athées et les Libertins. Je n'ai jamais ouï si bien raisonner ni dire des choses si hautes et si solides pour l'existence de Dieu et contre l'aveuglement de ceux qui passent leur vie sans se donner tout entier à un culte sérieux et continu de celui de qui nous tenons et qui nous conserve notre être. J'étais surpris du caractère de cet homme et je ne pouvais comprendre comme il pouvait être à la fois si fort et si faible, si admirable et si ridicule.

#### QUATRIÈME ENTRETEN SUR LES SCIENCES SECRÈTES

J'attendis chez moi Monsieur le Comte de Gabalis, comme nous l'avions arrêté en nous quittant. Il vint à l'heure marquée, et m'abordant d'un air riant : « Hé bien ! mon fils, me dit-il, pour quelle espèce de peuples invisibles Dieu vous donne-t-il plus de penchant, et quelle alliance aimerez-vous mieux, celle des Salamandres ou des Gnômes, des Nymphes ou des Sylphides ?

— Je n'ai pas encore résolu ce mariage, Monsieur, repartis-je.

— A quoi tient-il donc ? reprit-il.

— Franchement, Monsieur, lui dis-je, je ne puis guérir mon imagination ; elle me représente toujours ces prétendus hôtes des éléments comme des Tiercelets de diables.

— O Seigneur! s'écria-t-il; dissipez, ô Dieu de lumière, les ténèbres que l'ignorance et la perverse éducation ont répandues dans l'esprit de cet Élu que vous m'avez fait connaître que vous destinez à de si grandes choses. Et vous, mon fils, ne fermez pas le passage à la vérité qui veut entrer chez vous; soyez docile. Mais non, je vous dispense de l'être; car aussi bien, est-il injurieux à la vérité de lui préparer les voies. Elle sait forcer les portes de fer et entrer où elle veut, malgré toute la résistance du mensonge. Que pouvez-vous avoir à lui opposer? Est-ce que Dieu n'a pu créer ces substances dans les éléments telles que je les ai dépeintes?

— Je n'ai pas examiné, lui dis-je, s'il y a de l'impossibilité dans la chose même: si un seul élément peut fournir du sang, de la chair et des os, s'il y peut avoir un tempérament sans mélange, et des actions sans contrariété; mais supposé que Dieu ait pu le faire, quelle preuve solide y a-t-il qu'il l'a fait?

— Voulez-vous en être convaincu tout à l'heure, reprit-il, sans tant de façons. Je m'en vais faire venir les Sylphes de Cardan; vous entendrez de leur propre bouche ce qu'ils font et ce que je vous en ai appris.

— Non pas cela, Monsieur, s'il vous plait, m'écriai-je brusquement; différez, je vous en conjure, cette espèce de preuve, jusqu'à ce que je sois persuadé que ces gens-là ne sont pas ennemis de Dieu, car jusque-là j'aimerais mieux mourir que de faire ce tort à ma conscience de. ....

— Voilà, voilà l'ignorance et la fausse piété de ces temps malheureux, interrompit le Comte d'un ton colére. Que n'efface-t-on donc du Calendrier des Saints le plus grand des Anachorètes? Et que ne brûle-t-on ses statues? C'est grand dommage qu'on n'insulte à ses cendres vénérables, et qu'on ne les jette au vent, comme on ferait celles des malheureux qui sont accusés d'avoir eu commerce avec les Démons. S'est-il avisé d'exerciser les Sylphes? et ne les a-t-il pas traités en hommes? Qu'avez-vous à dire à cela, Monsieur le scrupuleux, vous et tous vos Docteurs misérables? Le Sylphe qui discourt de la nature à ce Patriarche, à votre avis, était-ce un Tiercelet de Démon? Est-ce avec un Lutin que cet homme incomparable conféra de l'Évangile? Et l'accuserez-vous d'avoir profané les Mystères adorables en s'en entretenant avec un Fantôme ennemi de Dieu? Athanase et Jérôme sont donc bien indignes du grand nom qu'ils ont parmi vos Savants, d'avoir écrit avec tant d'éloquence l'éloge d'un homme qui traitait les Diables si humainement. S'ils prenaient ce Sylphe pour un Diable, il fallait, ou cacher l'aventure, ou retrancher la pré dica-

tion en esprit, ou cette apostrophe si pathétique que l'Anachorète, plus zélé et plus crédule que vous, a faite à la villed'Alexandrie ; et s'ils l'ont pris pour une créature ayant part, comme il l'assurait, à la rédemption aussi bien que nous, et si cette apparition est, à leur avis, une grâce extraordinaire que Dieu faisait au Saint dont ils écrivent la vie, êtes-vous raisonnable, de vouloir être plus savant qu'Athanase et Jérôme, et plus saint que le divin Antoine ? Qu'eussiez-vous dit de cet homme admirable, si vous aviez été du nombre des dix mille Solitaires à qui il raconta la conversation qu'il venait d'avoir avec le Sylphe ? Plus sage et plus éclairé que tous ces Anges terrestres, vous eussiez sans doute remontré au saint Abbé que toute son aventure n'était qu'une pure illusion, et vous eussiez dissuadé son Disciple Athanase de faire savoir à toute la terre une histoire si peu conforme à la Religion, à la Philosophie et au sens commun. N'est-il pas vrai ?

— Il est vrai, lui dis-je, que j'eusse été d'avis, ou de n'en rien dire du tout, ou d'en dire davantage.

— Athanase et Jérôme n'avaient garde, reprit-il, d'en dire davantage, car ils n'en savaient que cela, et quand ils auraient tout su, ce qui ne peut être si on n'est des nôtres, ils n'eussent pas divulgué témérairement les secrets de la Sagesse.

— Mais pourquoi, repartis-je, ce Sylphe ne proposa-t-il pas à saint Antoine ce que vous me proposez aujourd'hui ?

— Quoi, dit le Comte en riant, le mariage ? Ha ! c'eût été bien à propos ?

— Il est vrai, repris-je, qu'apparemment le bonhomme n'eût pas accepté le parti.

— Non sûrement, dit le Comte, car c'eût été tenter Dieu que de se marier à cet âge-là, et de lui demander des enfants.

— Comment, repris-je, est-ce qu'on se marie à ces Sylphes pour en avoir des enfants ?

— Pourquoi donc, dit-il ; est-ce qu'il est jamais permis de se marier pour autre fin ?

— Je ne pensais pas, répondis-je, qu'on prétendit lignée, et je croyais seulement que tout cela n'aboutissait qu'à immortaliser les Sylphides.

— Ha ! vous aviez tort, poursuivit-il, la charité des Philosophes fait qu'ils se proposent pour fin l'immortalité des Sylphides : mais la nature fait qu'ils désirent de les voir fécondes. Vous verrez quand vous voudrez dans les airs ces familles Philosophiques. Heureux le monde ! s'il n'avait que de ces familles, et s'il n'y avait pas des enfants de péché.

— Qu'appellez-vous enfants de péché, Monsieur, interrompis-je.

— Ce sont, mon fils, continua-t-il, ce sont tous les enfants qui naissent par la voie ordinaire ; enfants conçus par la volonté de la chair, non par la volonté de Dieu ; enfants de colère et de malédiction ; en un mot, enfants de l'homme et de la femme. Vous avez envie de m'interrompre ; je vois bien ce que vous voudriez me dire. Oui, mon enfant, sachez que ce ne fut jamais la volonté du Seigneur, que l'homme et la femme eussent des enfants comme ils en ont. Le dessein du très-sage Ouvrier était bien plus noble ; il voulait bien autrement peupler le monde qu'il ne l'est. Si le misérable Adam n'eût pas désobéi grossièrement à l'ordre qu'il avait de Dieu de ne toucher point à Eve, et qu'il se fût contenté de tout le reste des fruits du Jardin de volupté, de toutes les beautés des Nymphes et des Sylphides, le monde n'eût pas eu la honte de se voir rempli d'hommes si imparfaits qu'ils peuvent passer pour des monstres auprès des enfants des Philosophes.

— Quoi, Monsieur, lui dis-je, vous croyez, à ce que je vois, que le crime d'Adam est autre chose qu'avoir mangé la pomme ?

— Quoi, mon fils, reprit le Comte, êtes-vous de ceux qui ont la simplicité de prendre l'histoire de la pomme à la lettre ? Ha ! sachez que la langue sainte use de ces innocentes métaphores pour éloigner de nous les idées peu honnêtes d'une action qui a causé tous les malheurs du genre humain. Ainsi quand Salomon disait : je veux monter sur la palme et j'en veux cueillir les fruits, il avait un autre appétit que de manger des dattes. Cette langue que les Anges consacrent, et dont ils se servent pour chanter des Hymnes au Dieu vivant, n'a point de terme qui exprime ce qu'elle nomme figurément, l'appelant pomme ou datte.

Mais le Sage démêle aisément ces chastes figures. Quand il voit que le goût et la bouche d'Éve ne sont point punis et qu'elle accouche avec douleurs, il connaît que ce n'est pas le goût qui est criminel, et, découvrant quel fut le premier péché par le soin que prirent les premiers pécheurs de cacher avec des feuilles certains endroits de leur corps, il conclut que Dieu ne voulait pas que les hommes fussent multipliés par cette lâche voie. O Adam ! tu ne devais engendrer que des hommes semblables à toi, ou n'engendrer que des Héros ou des Géants.

— Hé ! quel expédient avait-il, interrompis-je, pour l'une ou pour l'autre de ces générations merveilleuses ?

— Obéir à Dieu, répliqua-t-il, ne toucher qu'aux Nymphes, aux Gnômes, aux Sylphides, ou aux Salamandres. Ainsi il n'eût vu naître que des Héros et l'Univers eût été peuplé de gens tous merveilleux, et remplis de force et de sagesse. Dieu a voulu faire conjecturer la différence qu'il y eût eu entre ce monde innocent et

le monde coupable que nous voyons, en permettant de temps en temps qu'on vit des enfants nés de la sorte qu'il l'avait projeté ?

— On a donc vu quelquefois, Monsieur, lui dis-je, de ces enfants des éléments ? Et un Licencié de Sorbonne qui me citait l'autre jour saint Augustin, saint Jérôme, et Grégoire de Nazianze, s'est donc mépris en croyant qu'il ne peut naître aucun fruit de ces amours des esprits pour nos femmes, ou du commerce que peuvent avoir les hommes avec certain Démon qu'il nommait Hyphialtes.

— Lactance a mieux raisonné, reprit le Comte, et le solide Thomas d'Aquin a savamment résolu que non seulement ces commerces peuvent être féconds, mais que les enfants qui en naissent sont d'une nature bien plus généreuse et plus héroïque. Vous lirez en effet quand il vous plaira les hauts faits de ces hommes puissants et fameux, que Moïse dit qui sont nés de la sorte ; nous en avons les Histoires par devers nous dans le Livre des guerres du Seigneur, cité au vingt-troisième chapitre des Nombres. Cependant jugez de ce que le monde serait si tous ces habitants ressemblaient par exemple à Zoroastre.

— Zoroastre, lui dis-je, qu'on dit qui est l'Auteur de la Nécromance ?

— C'est lui-même, dit le Comte, de qui les ignorants ont écrit cette calomnie. Il avait l'honneur d'être fils du Salamandre Oromasis et de Vesta femme de Noé. Il vécut douze cents ans le plus sage Monarque du monde et puis fut enlevé par son père Oromasis dans la région des Salamandres.

— Je ne doute pas, lui dis-je, que Zoroastre ne soit avec le Salamandre Oromasis dans la région du feu ; mais je ne voudrais pas faire à Noé l'outrage que vous lui faites.

— L'outrage n'est pas si grand que vous pourriez croire, reprit le Comte ; tous ces patriarches-là tenaient à grand honneur d'être les pères putatifs des enfants que les enfans de Dieu voulaient avoir de leurs femmes ; mais ceci est encore trop fort pour vous. Revenons à Oromasis ; il fut aimé de Vesta, femme de Noé ; cette Vesta étant morte fut le génie tutélaire de Rome, et le feu sacré qu'elle voulait que des Vierges conservassent avec tant de soin était en l'honneur du Salamandre son Amant. Outre Zoroastre, il naquit de leur amour une fille d'une beauté rare et d'une sagesse extrême ; c'était la divine Egérie, de qui Numa Pompilius reçut toutes ses lois. Elle obligea Numa, qu'elle aimait, de faire bâtir un Temple à Vesta sa mère, où on entretiendrait le feu sacré en l'honneur de son père Oromasis. Voilà la vérité de la Fable que les Poètes et les Historiens Romains ont contée de cette Nymphe Egérie. Guillaume Postel, le moins ignorant de tous ceux qui ont étudié la cabale dans les livres

ordinaires, a su que Vesta était femme de Noé ; mais il a ignoré qu'Egérie fût fille de cette Vesta, et n'ayant pas lu les Livres secrets de l'ancienne Cabale, dont le Prince de la Mirande acheta si chèrement un exemplaire, il a confondu les choses, et a cru seulement qu'Egérie était le bon Génie de la femme de Noé. Nous apprenons dans ces livres qu'Egérie fut conçue sur l'eau lorsque Noé errait sur les flots vengeurs qui inondaient l'Univers : les femmes étaient alors réduites à ce petit nombre qui se sauvèrent dans l'Arche Cabalistique que ce second père du monde avait bâtie. Ce grand homme, gémissant de voir le châtement épouvantable dont le Seigneur punissait les crimes causés par l'amour qu'Adam avait eu pour son Eve, voyant qu'Adam avait perdu sa postérité en préférant Eve aux filles des éléments, et en l'ôtant à celui des Salamandres ou des Sylphes qui eût su se faire aimer d'elle, Noé, dis-je, devenu sage par l'exemple funeste d'Adam, consentit que Vesta sa femme se donnât au Salamandre Oromasis, prince des substances ignées, et persuada ses trois enfants de céder aussi leurs femmes aux Princes des trois autres éléments. L'Univers fut en peu de temps repeuplé d'hommes héroïques, si savants, si beaux, si admirables, que leur postérité éblouie de leurs vertus les a pris pour des Divinités. Un des enfants de Noé, rebelle au conseil de son père, ne put résister aux attraits de sa femme, non plus qu'Adam aux charmes de son Eve ; mais comme le péché d'Adam avait noirci toutes les âmes de ses descendants, le peu de complaisance que Cham eut pour les Sylphes marqua toute sa noire postérité. De là vient, disent nos Cabalistes, le teint horrible des Ethiopiens, et de tous ces peuples hideux à qui il est commandé d'habiter sous la Zone Torride, en punition de l'ardeur profane de leur père.

— Voilà des traits bien particuliers, Monsieur, lui dis-je, admirant l'égaré de cet homme, et votre Cabale est d'un merveilleux usage pour éclaircir l'antiquité.

— Merveilleux, reprit-il gravement, et sans elle, écriture, histoire fable et nature sont obscures et inintelligibles. Vous croyez, par exemple, que l'injure que Cham fit à son père soit telle qu'il semble à la lettre ; vraiment c'est bien autre chose. Noé, sorti de l'Arche et voyant que Vesta sa femme ne faisait qu'embellir par le commerce qu'elle avait avec son Amant Oromasis, redevint passionné pour elle. Cham, craignant que son père n'allât encore peupler la terre d'enfants aussi noirs que ses Ethiopiens, prit son temps un jour que le bon Vieillard était plein de vin, et le châtra sans miséricorde. Vous riez ?

— Je ris du zèle indiscret de Cham, lui dis-je.

(A suivre.)

## TOUT OU RIEN

SONNET

\* Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous  
et moi ? » (N. Testament.)

**Q**ue me veux-tu, désir sans fin, Tantale avide  
Dont les déceptions font la soif plus vivide ?  
N'êtes-vous satisfaits, sens, papillons d'amour,  
Des repos d'un instant sur les roses d'un jour ?

Que me veux-tu, mon cœur, tonneau de Danaïde,  
Rempli par tout venant et pour moi toujours vide ?  
Ne vois-tu pas voler des colombes autour  
Des gibets de dieux morts ? Que te faut-il vautour ?

Tous les plaisirs, tous les baisers, toutes les larmes,  
Tous les espoirs, tous les regrets perdent leurs charmes  
Auprès de tout le ciel duquel l'homme est banni.

Les astres sont des points, vus dans la nuit profonde.  
Il n'est rien d'assez grand pour contenir le monde  
Que l'infini.

AMARAVELLA (M. S. T.).

## PENSÉES

Le caractère et le ton de la légende contribuent ensemble à jeter l'esprit dans cet état de rêve qui le porte bientôt jusqu'à la pleine clairvoyance du monde que ses yeux ne pouvaient apercevoir dans l'état de veille ordinaire. (Richard Wagner.)

Dans le chaos des superstitions populaires, il y a eu une institution qui empêche l'homme de tomber dans un entier abrutissement; ce fut celle des mystères. (Voltaire.)

Affaiblis peu à peu toutes les superstitions anciennes et n'en introduis aucune nouvelle. Si les imbéciles veulent encore du gland, laisse-les en manger; mais trouve bon qu'on leur présente du pain. (Maxime indienne.)

Le silence est la limite de la science. (Avvaiyar.)

## FAITS ET NOUVELLES

**La morale de l'enseignement de l'hypnotisme.** — Afin qu'on ne nous accuse pas d'inventer les faits, nous citons la *Lanterne* du 19 juillet : « Une expérience répétée journellement, pour ainsi dire, dans les cliniques des maladies nerveuses, consiste à suggérer à la personne endormie de donner, dix minutes par exemple après son réveil, un coup de poing à un assistant désigné. La malade exécute d'ordinaire ponctuellement cet ordre, dont les conséquences n'ont aucune gravité.

M. Liégeois est allé plus loin. Il endort une jeune fille, lui désigne un pistolet placé sur une table, et lui suggère de tirer sur sa mère pour laquelle elle a une fort vive affection. La jeune fille au moment indiqué se lève, prend le pistolet, l'arme, ajuste de sang-froid, presse la détente et tombe en fondant en larmes. Naturellement, le pistolet n'était pas chargé, mais la jeune fille l'ignorait.

Une expérience de ce genre a eu lieu récemment dans le quartier latin, mais a manqué d'avoir des conséquences beaucoup plus funestes. Un étudiant en médecine fait répéter parfois, à une jeune fille du quartier, toutes les expériences de la Salpêtrière. Or, se trouvant ces jours derniers dans une brasserie de la rue Gay-Lussac, avec plusieurs camarades et son sujet, il endormit celui-ci et lui suggéra l'idée « de casser la tête », un quart d'heure après son réveil, à un grand et fort garçon qui se trouvait avec eux. L'idée fut trouvée d'autant plus drôle que la jeune fille est petite et fort délicate. Le moment arrivé, elle se lève, regarde autour d'elle et, comme une furie, saisit une carafe et en frappe à la tête le jeune homme qui lui avait été désigné. Celui-ci pousse un cri et tombe inondé de sang, la peau du front fendue. Il dut être conduit dans une pharmacie. Quant à la jeune fille, elle était tombée dès des attaques de nerfs. »

Puisque c'est cela tout ce que les savants ont trouvé dans l'hypnotisme, que diraient-ils si les magnétiseurs, les guérisseurs, les toucheurs, les rebouteurs se liguèrent pour leur faire interdire l'exercice illégal du magnétisme ?

**Les savants américains et le spiritisme.** — Un riche spirite des États-Unis, M. Henry Seybert, avait fait un legs de 300,000 francs à l'Université de Pensylvanie; cette somme était destinée à doter une chaire de philosophie, à condition que l'Université nommât une commission chargée d'examiner tous les systèmes de morale, de religion ou de philosophie et tout spécialement le spiritisme moderne. D'après les journaux spirites, la commission nommée fut composée de professeurs notoirement hostiles au spiritisme : on prévoit le résultat. La philosophie (?) n'occupa guère ces messieurs, et quant aux phénomènes, ils furent rangés dans la catégorie des impostures, tandis que les 300,000 francs furent considérés comme un phénomène pleinement satisfaisant. Les organes sérieux de spiritisme prétendent que la commission choisit à dessein, comme conseiller, un M. Hazard, brave homme plein de bonnes intentions, « mais tombé en enfance et excessivement crédule ». (Voir *Light*, July 23, etc...) La *Revue spirite*, qui, paraît-il, aime ces sortes de conseillers, se plaint, au contraire, de ce qu'on aurait négligé les lumières de M. Hazard (Voir, 15 août, p. 510.) Quoi qu'il en soit, les personnes qui voudraient des détails sur cette affaire, peuvent lire le *Messenger* de Liège (1<sup>er</sup> sept. 1887), et surtout la longue lettre de M. C.-C. Massey (*Light*, Aug. 13) qui jette un jour si nouveau sur la question du spiritisme en Allemagne et les expériences du savant Zollner, traité de fou par la commission Seybert, calomnie qui ne trouve d'excuse que dans l'état mental de ceux qui l'ont lancée.

## REVUE DES CONFÉRENCES

**Ligue populaire des antivivisectionnistes.** — Nos lecteurs ont entendu parler de Mlle Marie Huot, qui osa récemment, au beau milieu d'une séance de vivisection, rappeler les tortionnaires à l'humanité, ou du moins à la pitié, dont la brute elle-même est parfois susceptible. Cette courageuse initiatrice fut naturellement taxée de sentimentalité, de nervosisme, par les prétendus défenseurs de la science; aussi pour leur démontrer que la raison, la logique s'accordent sur ce point avec le sentiment, Mlle Marie Huot a organisé, le 7 août, place Saint-Germain-l'Auxerrois, en plein quartier académique, une conférence contre la vivisection.

Après avoir communiqué plusieurs lettres d'adhésion ou d'excuses, le président, au nom de trois mandarins chinois présents à la séance, donna lecture de plusieurs maximes du philosophe Laotzeu, sur les devoirs de l'homme envers les animaux. Dès ce moment, vingt ou vingt-cinq jeunes gens, étudiants ou internes, paraît-il, manœuvraient de façon à isoler le bureau du public et à couvrir la voix des orateurs.

Une série de projections lumineuses reproduisit ensuite, d'après les manuels les plus classiques, les nombreux moyens employés contre de pauvres êtres sensibles, au nom de la science, l'émancipatrice suprême, que les inquisiteurs contemporains voudraient bien réussir à monopoliser. Les hurlements des obstrucateurs ne permirent pas au public d'entendre les explications fournies, mais le bruit n'empêche pas de voir, et le spectacle des atrocités journellement commises dans les laboratoires produisit une vive émotion dans l'assistance.

C'est alors que Mlle Marie Huot prit la parole. Sa touchante éloquence, appuyée sur la logique la plus serrée, sur les faits les moins contestables, sur les citations extraites des ouvrages classiques, aurait entraîné rapidement l'adhésion des assistants, si les défenseurs de la science, n'avaient obstinément couvert la voix de la conférencière. C'est notre place, à côté même du bureau, qui nous a permis d'apprécier l'éloquence et la compétence de Mlle Marie Huot, mais, pendant trois grandes heures, c'est en vain que cette courageuse femme a lutté contre le parti-pris de ses adversaires; les sifflets, les rires, les cris d'animaux couvraient constamment sa voix. Vers la fin, les souteneurs de la torture, craignant de ne pouvoir lutter plus longtemps avec avantage, recoururent enfin au langage articulé, et entonnèrent en chœur :

« C'est Boulange, Boulange, Boulange,  
C'est Boulanger qu'il nous faut!  
Oht ooh !! ooh!!! ooooh!!!!

Les principaux vivisecteurs avaient été convoqués à la séance; des lettres d'invitation avaient été répandues dans les hôpitaux et les laboratoires. D'ailleurs, nul *Scientiste*, gros ou petit, n'ayant protesté contre les déclarations des interrupteurs, nous avons le droit de considérer ces derniers comme les interprètes autorisés de la secte. En conséquence, il est bien démontré que la coterie universitaire, tenant aujourd'hui le haut du pavé, répudie et persécute la liberté de penser qu'elle invoquait hypocritement sous le règne de l'Église. Nous nous en doutions bien, mais l'aveu du coupable est toujours bon à enregistrer. Quant à la méthode expérimentale, si chère à nos contradicteurs, les académies la répudient comme de simples conciles, lorsque ses résultats ne sont pas d'accord avec le *Credo* officiel. L. D.

## REVUE DES JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

**Notre frère W. Crookes et la Revue scientifique.** — L'illustre chimiste, qui est membre du Conseil exécutif de la Loge Théosophique de Londres,

a publié, dans le numéro de la *Revue scientifique* du 13 août, un travail lu à la Société Royale et à la Loge Théosophique de Londres, sur *La Genèse des éléments*. Nous ferons remarquer la tolérance des théosophistes, qui n'hésitent pas à faire participer le public à leurs découvertes, même par la voie de revues qui ont fait preuve d'une sotte hostilité à leur égard. Nous demanderons à notre ancien frère, Ch. Richet, si la publication de *La Genèse des éléments* qui a été si appréciée de ce côté de la Manche, est le commencement de l'enquête sur l'état psychique des théosophes phénoménalistes, que sa revue proposait le 16 avril ?

Voici la conclusion de ce travail que l'on ne saurait trop méditer, à la lueur des lumières cabalistiques, astrologiques et alchimistes, car M. Crookes s'y révèle comme un disciple de nos vieux maîtres :

« Mais supposons que nous gagnions la partie (il suppose le chimiste engagé dans une partie d'échecs avec les éléments chimiques) ; que nous découvriions ce que sont réellement ces éléments jusqu'ici réfractaires à notre connaissance ; que nous apprenions comment ils sont nés, et pourquoi leur nombre, leurs propriétés et leurs relations réciproques sont tels que nous les connaissons. Nous saurons alors *a priori* ce que nous avons à présent à découvrir par des expériences spéciales ; nous pourrions prévoir les résultats de n'importe quelle réaction imaginable, et nos théories se vérifieront suivant la puissance de la prédiction. La tâche de la chimie de l'avenir me paraît être d'atteindre à cette connaissance. »

**Les procès de sorcellerie au XIX<sup>e</sup> siècle.** — Le *Paris* du 12 août contient une longue et bonne chronique de G. Montorgueil, intitulée *Les Sciences maudites*, dont nous extrayons ce passage, ne pouvant malheureusement tout copier : « Déjà, il y a quelques mois, dans je ne sais plus quel procès, il a été question de suggestion, les juges en ont tenu compte. Il est certain que nous verrons, sur la sellette, des prévenus accusés de manœuvres occultes. Comment s'y prendra alors l'accusation ? Quels arguments fera-t-elle valoir ? Le crime par suggestion est l'idéal du crime sans preuve. En pareil cas, les plus fortes charges ne seront jamais que des présomptions, et des présomptions fuyantes. Sur quel fragile échafaudage de soupçons la prévention reposera-t-elle ? Point d'enquêtes possibles, que des enquêtes morales. Il faudra se résigner à entendre l'avocat général dire à l'accusé : « Accusé, il résulte d'une perquisition faite dans votre cerveau... »

Ah ! les pauvres jurés, ce sont eux qu'il faut plaindre. Prenant à cœur leur tâche, ils n'arrivaient déjà qu'à grand-peine à démêler le vrai du faux dans des procès grossiers, dont tous les incidents sautent aux yeux, dont tous les détails sont tangibles, où les responsabilités sont nettes. Et on va leur demander en leur âme et conscience de trancher des questions de magie noire ! Pour le coup, leur raison ne résistera pas la quinzaine entière ; elle sombrera avant dans la thaumaturgie.

Nous marchons bien. Voici que vont reflleurir les étranges procès de sorcellerie ; les somnambules qui n'étaient que grotesques vont paraître tragiques ; le marc de café qui ne frisait que la correctionnelle s'entendra condamner aux assises. Dans la nomenclature des crimes punis figurera l'envoûtement. Cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle aura donc été de progrès en progrès, pour nous faire assister quelque jour à cet événement judiciaire énorme : un autre Laubardemont réquerant contre un autre Urbain Grandier. »

**En parcourant les journaux.** — La *France* publie un étrange roman de Ch. Chincholle où il est question de théosophie, d'occultisme, etc., intitulé *La Grande Prêtresse*.

— La *Revue politique et littéraire* (19 février 1887 et suivants) avait déjà publié sous la signature de Th. Bentzon, un roman intitulé *Émancipée*, où l'on parle de Mme de Blavatsky, de doctrines ésotériques, d'adeptes, etc.

— Dans le *Voltaire* (août), article intitulé *Magnétisme et Médecine*, par notre frère Flammarion ; inutile de dire que les idées sont dignes de la signature.

— Dans le *Gaulois* (28 juillet), les *Hypnotiseurs devant la justice*, par L. Lambert.

— *L'Estafette* du 17 juillet contient une chronique, *Médecins et Rebouteurs*, par H. Séna, dont voici la conclusion : « Le sorcier, le thaumaturge ou le trafiquant de simples profiteront de ces exceptions inexplicables. Ils existent parce que leur fonction stupide correspond à un sentiment des foules. Le juge doit les punir, mais jusqu'à présent le savant n'est pas en mesure de les détrôner. »

— Le *Cosmos*, revue catholique, contient un très curieux article du docteur Bataudier, sur le spiritisme. Comme les âmes du purgatoire n'ont pas la permission de se faire évoquer, ce sont les malheureux damnés qui vont chez les spirites, à moins, toutefois, que ce ne soit le diable : l'Eglise n'est pas sûre. Ce doit être ce même naïf qui signe B... dans *l'Univers* (1<sup>er</sup> septembre), une explication des miracles de Lourdes, et qui a trouvé — toujours ingénieux — que la différence entre les cures produites par l'hypnotisme et celles de l'eau des bidons sacrés consiste en ce que les premières sont fugaces, tandis que les secondes sont durables. Brave docteur, ce n'est pas la peine de dire des bêtises ; la partie est perdue et bien perdue.

## PUBLICATIONS NOUVELLES

**L'Occultisme contemporain**, par Papus (prix 1 franc, chez Carré) ; cette brochure de notre savant collaborateur doit être dans toutes les bibliothèques des alchimistes, occultistes, kabbalistes, théosophistes et franc-maçons. Ils y trouveront certainement des documents nouveaux, et une appréciation exacte de ce qui se passe en France à notre époque bizarre.

**Cours d'astrologie**, par Ely Star (prix 0 fr. 25, à la Librairie des publications à 5 centimes, rue de la Montagne-Sainte-Genève, 24, Paris). Bon résumé de la partie astrologique de la *Magie* de Christian. Ce petit livre est appelé à un immense succès parmi les curieux ; il donne des résultats très attrayants.

**Cours de magnétisme**, par Louis Mond (même librairie, 0 fr. 25). Livre obscur, pillé un peu partout, dans lequel l'auteur s'abreuve de louanges que déverse sur lui un interlocuteur complaisant. Ce sont ces sortes de livres qui font ridiculiser les sciences occultes.

**Revue des sciences hypnotiques** : (Masson, éditeur ; l'abonnement est de 10 fr. par an pour Paris ; 12 pour les départements, et 14 pour l'étranger). Elle traite du Magnétisme, du Braidisme, de l'Hypnotisme, de la Fascination, de l'Hypnose, de l'Extase, de la Suggestion, des Substances psychiques, de la Métaloscopie, des Applications morales et thérapeutiques. Les deux premiers numéros de cette Revue sont intéressants et promettent pour l'avenir ; le besoin se faisait réellement sentir d'une revue hypnotique sérieuse.

**Le Lucifer**, revue théosophique destinée à porter la lumière « parmi les choses cachées dans l'ombre », sur le plan physique et sur le plan psychique de la vie, dirigée par H. P. Blavatsky et Mabel Collins (doit paraître le 15 septembre).

« Lucifer n'est pas un nom païen ni satanique. C'est le mot latin *Luciferus*, le porte-lumière, l'étoile du matin : ce fut primitivement un nom chrétien, que porta même un pape. Les idées auxquelles on l'associe aujourd'hui viennent de l'apostrophe à une étoile tombée qui se trouve dans Isaïe : « Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, fils du matin ? ». C'est là que Milton a pris le nom de

son démon d'orgueil, et l'appellation du pur messager de l'aurore est devenue odieuse aux oreilles des chrétiens. » *Yongé*.

Cette revue se propose un double but : d'abord, diriger la lumière de l'impartiale vérité vers l'instigation des obscurs problèmes de la vie humaine, et principalement de l'état psychique et spirituel où se trouvent actuellement nos classes cultivées d'Europe et d'Amérique. Ensuite, se servir de cette vérité comme d'un scalpel envers tous les préjugés sociaux ou religieux, comme d'un microscope qui nous révèle l'essence cachée sous toutes les apparences de l'extérieur, sous la routine acceptée de la vie, sous les habituelles manières de penser, sous les institutions, les sciences et les credos établis. Le véritable porte-flambeau n'entre en lutte avec aucun homme ; mais son devoir est de servir l'humanité en arrêtant et dénonçant tout ce qui tend à l'hypocrisie et à l'égoïsme, tout ce qui blesse la majorité au profit du petit nombre. Le *Lucifer* s'efforcera d'accomplir ce devoir jusqu'au bout. Car cette tâche incombe implicitement à quiconque s'oppose à la masse profonde et serrée des matérialistes. Mais le but essentiel, qui toujours prédominera dans la nouvelle revue, est d'appliquer la pensée théosophique aux problèmes de la vie. Il est des choses qu'on ne peut scruter avec profit qu'en leur appliquant une science supérieure à celle qui suffit pour disposer des faits extérieurs. Si les directeurs de cette revue osent entreprendre une aussi lourde tâche, c'est qu'ils ont la promesse d'être assistés sérieusement par les possesseurs de cette science supérieure, qui croient le moment venu de faire renaître dans l'esprit des hommes des vérités qui ont existé dans tous les âges. Les étudiants les plus connus en mysticisme et en philosophie occulte collaboreront à cette œuvre ; en même temps, le roman, miroir de la vie, servira à révéler quelques-unes des phases merveilleuses de l'existence. On s'efforcera non seulement d'éveiller l'intelligence des vérités intérieures et des mystères attachés au progrès spirituel de l'humanité, mais aussi de montrer que la philosophie occulte peut éclairer d'un jour nouveau la conduite pratique de nos destinées, dans leur rapport avec le monde physique.

*Sommaire du 1<sup>er</sup> numéro* : — Ce qu'il y a dans un nom : pourquoi cette revue est appelée *Le Lucifer*, par H. P. Blavatsky. — Commentaires à la *Lumière sur le sentier*, par l'auteur. — L'histoire d'une planète. — La fleur et le fruit, conte d'amour et de magie, par Mabel Collins. — Karma, par Archibald Keightley. — Notes d'un philosophe inconnu. — Un vrai théosophe, le comte Tolstoï.

Les abonnements sont de 15 fr. par an ; le journal est rédigé en anglais.

## PETIT BULLETIN THÉOSOPHIQUE

### SÉANCE INAUGURALE DE L'ISIS ET RENSEIGNEMENTS

C'est dans la soirée du 19 juillet qu'a eu lieu, 43, rue des Petits-Carreaux, la séance inaugurale de *Isis*, nouvelle branche française de la société théosophique, sur laquelle nous jugeons utile de revenir.

Une cinquantaine de personnes assistaient à la séance ; quelques invitations ayant été adressées en dehors du personnel de *Isis* ; plusieurs théosophistes de province s'étaient rendus à l'inauguration de la branche nouvelle.

Il est bon de faire remarquer, à ce propos, que les dimensions de la salle ne permettaient pas aux organisateurs de faire appel au grand public. Toutefois, ils ont eu soin de faire parvenir des invitations aux principaux détracteurs de la société théosophique en général et de M<sup>me</sup> Blavatsky en particulier. C'était

une belle occasion de confondre notre présomption et de fournir à tous nos adhérents les fameuses preuves d'imposture dont on a fait si grand bruit, alors que nous n'avions ni tribune ni organe pour nous défendre.

Nous regrettons de ne pouvoir donner un compte-rendu suffisant de cette intéressante soirée et surtout des savantes et éloquentes causeries de nos collègues Lemaitre et Papus.

M. Lemaitre, qui a déjà fait applaudir la doctrine théosophique aux libres-penseurs de l'Yonne, a développé spécialement le côté social de nos croyances.

Papus a passé en revue la troupe dolente et martyrisée des occultistes contemporains, dont les plus savants sur le terrain expérimental ont subi la mort par la faim, la misère et le désespoir, qui a remplacé économiquement le bûcher des anciens jours. Un peu timide au début, Papus n'a pas tardé à soumettre l'auditoire au charme de sa parole. En l'écoutant, tous nos anciens collègues se félicitaient d'une aussi précieuse recrue pour la propagande théosophique.

Mais nous devons consacrer le peu d'espace qui nous reste à reproduire les renseignements indispensables à ceux qui désireraient adhérer à l'*Isis*, à la société Théosophique de Madras, ou à ces deux sociétés simultanément.

« Pour faire partie de l'*Isis*, il n'est pas nécessaire d'adhérer à la société Théosophique. Aucun engagement, aucune profession de foi, aucune obligation intellectuelle ou morale ne sont exigés des candidats.

« Les seules conditions requises pour être reçu membre de l'*Isis*, sont la présentation des candidats par deux parrains appartenant à la société, et le paiement d'une cotisation unique de 5 fr. par an.

« Les personnes qui désireraient adhérer ou prendre plus ample connaissance des statuts peuvent s'adresser au secrétariat, 22, rue de la Tour-d'Auvergne, chez M. Gaboriau.

« Jusqu'à nouvel ordre, toutefois, nous prions tous ceux qui auront besoin de renseignements, de s'adresser de préférence au président de l'*Isis*, L. Dramard, 73, rue Claude-Bernard, Paris.

« A la même adresse, on obtiendra tous les renseignements concernant la branche française et la Société-mère d'Adyar. Le bureau de l'*Isis* se chargeant des formalités à remplir pour l'admission, dans la société théosophique, de tous les candidats qui remplissent les conditions requises ».

Nous n'en pouvons dire plus long sur cette réunion qui a inauguré l'affranchissement de la théosophie française, son émancipation des coteries, des salons ou des boudoirs, et son évolution à travers les masses profondes du peuple émancipateur par excellence.

L. D.

La branche française l'*Isis*, a reçu pour l'*œuvre théosophique*, la somme de 150 fr., offerte par M. L. Dramard.

**The Theosophist (Le Théosophiste)** : revue mensuelle publiée à Adyar (Madras) et dirigée par H. P. Balvaltsky ; abonnement 25 fr. **Sommaire de Juillet** (traduction) : *Ha-Khoshecah (une vision de l'infini)*, par Henry Pratt. — *Le kabbaliste de Jérusalem*, par A. D. Ezéchiél. — *Lettres rosicruciniennes*, traduites de l'allemand par F. H. — *Kaivalyanavanita* de Sri Thandavaraya Swamygal. — *La voie à suivre*, par Henry Mervyn. — *La mythologie Scandinave*, par C. H. A. Bjerregaard. — *Ce qui se dit sur les plantes*, par H. R. Morgan. — *Notes sur la Bhagavad-Gita*, par T. Subba Rao. — Revues. — Correspondance. — Supplément.

**Le Sphinx (texte allemand)** : revue mensuelle, dirigée par notre frère le Dr Hubbe Schleiden, à Leipzig ; abonnement : 7 fr. 50. **Sommaire de Juillet** (traduction). — *L'éther, solution de l'énigme mystique*, par Hellenbach. — *Esprits ou Hallucinations ?* par Edouard de Hartmann. — *Mediums ou Autosomnambules ?* appendice par l'éditeur. — *L'état d'après la mort au point de vue scientifique*, par Carl du Prel. — *Conjuration du spectre du pasteur Laitenberg*, éditée d'après l'original, par Jean S. Haussen. — *Relations de perceptions ultrasensuelles*, communiqué par Elise Lieungh-Resif. — *Notes diverses* (développement mystique,

d'après Tennyson. — L'hypnotisme. — La portée du spiritisme. — La photographie des fantômes, par Du Prel, etc...

**The Path** (*Le Sentier*) : revue mensuelle, publiée à New-York, par notre frère W. Q. Judge ; abonnement 10 fr. — **Sommaire de Juillet** (traduction) : *Lettres sur le vrai*, par Jasper Niemand. — *La poésie de la réincarnation* dans la littérature occidentale, par E. D. Walker. — *Evidence et impossibilité*, par E. D. Fawcett. — *Les réincarnations des Mahatmas*, par S. B. — *La poésie des Soufis*. — *Pensées de la solitude*, par Pilgrim. — *Reconnaitrons-nous nos amis au ciel ?* par Ch. Johnston. — *Un peu de statistique théosophique*. — *Notes littéraires*. — *Propos d'après-midi*, par Julius.

---

*Le Directeur-Gérant : F. K. GABORIAU.*

FIN DU TOME PREMIER